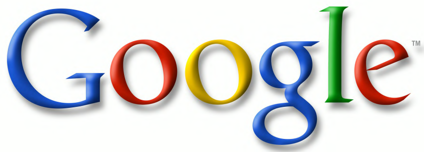





PIN


GABINETTO
di
LETTURA


OMNIA VANITAS ET AFFLICTIO SPIRITUS
EX LIBRIS
CYRI de SORTIS



LA PAYSANNE PERVERTIE, OU LES MŒURS DES GRANDES VILLES.

PREMIÈRE PARTIE.

LA PAYSANNE PERVERTIE, OU LES MŒURS DES GRANDES VILLES:

*MÉMOIRES DE JEANNETTE R****; *recueillis de ſes Lettres & de celles des perſonnes qui ont eu part aux principaux évènemens de ſa vie;*

Mis au jour par M. NOUGARET.

PREMIÈRE PARTIE.

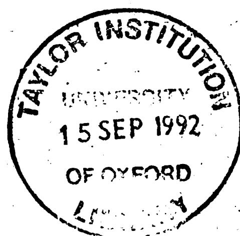


A LONDRES;

Et ſe trouve à PARIS.

Chez J. F. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lyon, F. S. G.

M. DCC. LXXVII.


TAYLOR INSTITUTION
15 SEP 1992
OF OXFORD



PRÉFACE.

O MÈRES tendres! qui, après avoir ſoigné l'éducation de vos filles, ces dignes objets de votre amour, veillez avec inquiétudes ſur la conſervation de leur innocence, n'empêchez point mon Livre de tomber entre leurs mains, dans la crainte qu'il n'étouffe les précieuſes ſemences de vertu que vous avez jétées en des âmes pures. Je connais combien il eſt odieux de corrompre les cœurs lorſqu'on ne doit peindre les paſſions que pour en montrer les ſuites funeſtes. L'Ecrivain qui,

ſous prétexte de corriger les mœurs, offrirait des tableaux tout-à-fait licencieux, & placerait l'indécence dans des ouvrages dévorés plutôt que lus par de jeunes perſonnes, deſtinées à devenir un jour mères de famille, & qui croiraient ne goûter qu'un plaiſir innocent; cet Ecrivain, dis-je, me paraîtrait le plus mépriſable des hommes, s'il était poſſible qu'il exiſtât : il ſerait auſſi coupable que celui qui cacherait un poiſon mortel ſous l'apparence d'un remède ſalutaire.

Le Livre que je publie aujourd'hui, ne démentira point les principes que je me fais gloire d'avouer hautement, je m'en

flatte au moins. Oui, j'ose croire qu'on n'y trouvera rien dont je doive rougir, & qui puisse alarmer la pudeur de mes jeunes & estimables Lectrices : on verra que je brûle d'allier au titre d'homme de Lettres, le titre non moins précieux, d'honnête homme & de bon Citoyen. Ne craignez donc point de me lire, Filles vertueuses, qu'effraye la seule apparence du vice, & dont une noble pudeur embellit tous les traits ; vous êtes l'espoir de vos parens ; la Patrie vous devra un jour des soutiens & des défenseurs, que vos leçons & votre exemple instruiront à pratiquer la sagesse. A Dieu ne plaise que j'aille porter la séduc-

tion dans vos cœurs purs & tranquiles ; je ſerais coupable d'un double crime, puiſque je ſemblerais vouloir corrompre en même-tems les races à venir. On ne peut qu'applaudir au deſir qui m'enflamme, en publiant cet Ouvrage ; je me propoſe de vous rappeller les dangers qui menacent votre innocence dans le ſéjour brillant & dangereux des Villes ; je veux vous avertir des piéges nombreux qui vous environnent, & de n'être point ſages avec trop de ſécurité ; le vice couvre de fleurs les abîmes dans leſquels il s'efforce de vous entraîner, & vous avez tout à la fois à combattre les paſſions qu'amène le luxe, celles

que vous faites naître, ou qu'on feint de reſſentir, & vous avez à triompher ſur-tout de votre propre penchant. Puiſſiez-vous être inſtruites & épouvantées de l'exemple d'une fille long-tems vertueuſe & qui finit par ſe rendre très-coupable !

Et vous, jeunes Gens, qui conſolez la vieilleſſe de vos pères, ou qui les plongez au tombeau par votre mauvaiſe conduite, vous trouverez auſſi dans ce Livre des leçons utiles & frappantes. Juſqu'à quand verrons-nous des fils de famille ſe livrer au libertinage dès qu'ils ſont ſortis du Collége ou de la tutelle pénible de leurs parens ! D'autres déshonorent leur

illuſtre naiſſance, en croyant qu'elle leur donne le droit d'afficher les déſordres les plus honteux. Eh ! que ſont la plupart de nos jeunes Seigneurs ? des êtres frivoles, perdus de débauches, noyés de dettes, dont la ſanté s'altère dans le ſein des plaiſirs criminels, & qui ſont moiſſonnés à la fleur de leur âge, ou peuvent à peine devenir pères d'enfans débiles & malheureux.

Ce tableau eſt horrible, j'en conviens : que ne peut-on lui diſputer le mérite d'être vrai ! Bien loin de n'oſer l'offrir à ces âmes perverſes, qui affectent une certaine délicateſſe, il ferait à ſouhaiter qu'un pinceau plus

énergique que le mien, l'exposât aux yeux du Public ; plus il frapperait de Spectateurs, plus il en résulterait peut-être de précieux avantages : un seul homme ramené à la Vertu, serait le triomphe le plus flatteur pour un Ecrivain véritablement rempli de l'amour de la Gloire. Pour moi, un seul sentiment honnête, inspiré à certains Lecteurs, me charmerait beaucoup plus que les louanges qu'on pourrait accorder à mes faibles talens.

Voilà quels sont les motifs qui m'engagent à publier ces Lettres, qu'on ne doit nullement regarder comme le fruit de mon imagination ; mais dont une personne d'un rang distin-

gué a bien voulu me faire présent, après la mort de tous ceux qu'elles auraient pu compromettre. Je ne me suis permis d'y faire que de très-légers changemens, excepté pourtant à celles de la jeune Paysanne qui, n'ayant reçu aucune espèce d'éducation, écrivait souvent d'une manière inintelligible, à force d'être incorrecte : j'ai seulement tâché de conserver à ses expressions leur éloquence naïve ; & il me semble que c'est tout ce qu'on doit desirer d'y trouver.

Je n'ai eu garde de perdre mon tems à composer un Roman ; je connais trop les difficultés dont ce genre est susceptible, malgré le mépris qu'il ins-

pire à quelques perſonnes, auxquelles il eſt néceſſaire de citer ce paſſage du célèbre Marquis d'Argens : — » On eſt revenu » du mauvais goût des anciens » Romans ; au-lieu du ſurnatu» rel, on veut du raiſonnable ; » à la place d'un nombre d'inci» dens qui ſurchargeaient les » moindres faits, on demande » une narration ſimple, vive » & ſoutenue, par des portraits » copiés d'après nature. Les Ro» mans de ce genre peuvent » être auſſi utiles pour former » les mœurs que la Comédie. » Ce ſont autant de tableaux de » la vie humaine. Mais il faut, » pour les tracer, bien plus de » talens qu'on ne ſe l'imagine,

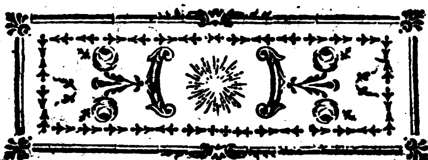
» Si les mauvais Auteurs réflé-
» chissaient sur toutes les bon-
» nes qualités que doit avoir un
» bon Roman, cette sorte d'ou-
» vrage ne serait plus leur re-
» fuge. Il faut peut-être autant
» d'esprit, d'usage du monde &
» de connaissance des passions,
» pour être un bon Roman-
» cier, que pour être un bon
» Historien «. —

Il ne me reste plus qu'une observation à faire. On m'accusera peut-être d'avoir voulu donner à entendre, en publiant ces Lettres, que puisque les hommes se pervertissent dans les grandes Sociétés, la conservation des bonnes mœurs exige qu'ils fuient du séjour des Villes, qu'ils se

diſperſent dans les Campagnes, & même dans les bois. Je ne prétends pas que la morale de mon Livre ſoit pouſſée auſſi loin; il ſerait ridicule qu'un ſimple Rédacteur, tel que moi, s'aviſât de vouloir trancher du Philoſophe ou du Légiſlateur. La Sageſſe défend de rien bouleverſer; elle preſcrit ſeulement de remédier avec douceur à tout ce qui eſt contre l'Ordre & la Raiſon. Ainſi je ne dis point qu'il faille que les Villes ſoient dépeuplées; mais je dis qu'on devrait y voir moins régner le déſordre, le luxe inſolent, la pauvreté affligeante, & je fais des vœux ardens pour que l'innocence ne ſoit pas toujours expoſée à la ſéduction, au dés-

honneur, à l'infamie. La Société n'a rien de défectueux en elle-même, ni de préjudiciable à l'espèce humaine; mais elle est nuisible par les abus qui se commettent dans son sein. Quand les supprimera-t-on ces abus? Lorsque les hommes trouveront leur compte à être vertueux.





LA PAYSANNE PERVERTIE, OU LES MŒURS DES GRANDES VILLES.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

*La Marquise de F***, à la Comtesse de C***.*

L'AMITIÉ qui s'est liée entre nous depuis l'âge le plus tendre, ma chère

Comtesse, c'est-à-dire, depuis cet heureux tems que nous avons passé ensemble dans l'Abbaye de Haute-Bruyère, où nos parens nous mirent en pension; ce sentiment si doux qui nous unit pour la vie, m'a toujours porté à ne vous rien cacher de tout ce qui m'arrive. Je vous ai quelquefois fait part de mes chagrins domestiques, pendant les six années que j'ai vécu avec mon mari, & j'ai souvent versé dans votre sein les larmes que m'arrachait sa mauvaise conduite, qui termina ses jours dans les douleurs les plus cruelles, quoiqu'il ne fût qu'à la fleur de son âge. J'avoue, sans offenser l'amitié, que j'aurais dû dissimuler mes peines: une femme vraiment honnête, pleure en secret sur les torts de son mari envers elle, & tâche de le ramener à de meilleurs procédés, par sa douceur & par d'innocentes caresses; elle

ne va point faire d'indiscrettes confidences, qui ne servent qu'à répandre des choses qu'il est à souhaiter, pour elle-même, qu'on ignore à jamais, & qui ne restent pas moins dans le public, lorsque l'époux revient de ses égaremens. Je n'ai fait, malheureusement, que bien tard ces sages réflexions; non, encore une fois, que je me repente des tendres épanchemens de l'amitié; mais parçe que j'ai senti que mon sexe méconnaît ses plus chers intérêts, en dévoilant trop facilement ses chagrins domestiques. Honteuse de vous avoir si souvent entretenue de choses que j'aurais dû taire, je brigue aujourd'hui la gloire de vous instruire d'un évènement qui ne peut que me faire honneur. J'assistais hier, selon ma coutume, à la leçon de mon fils; le Précepteur, les yeux baissés, car il ne les lève presque jamais sur moi;

m'expliquait un passage du Thême de son Elève, lorsque la bonne Gothon vint toute en larmes, m'apprendre que la pauvre Michelle était morte dans la nuit, & qu'on ne savait que faire des deux petites Orphelines qu'elle laissait, dont l'une avait huit ans, & l'autre, à peine sept. Vous avez vu plusieurs fois, ma chère Comtesse, pendant votre séjour au Château, le mari de cette femme; vous savez que c'était un honnête Vigneron, & que sa Chaumière n'est guères qu'à un quart de lieue d'ici. Je crois vous avoir marqué dans le tems que ce malheureux Villageois, qui, courbé dans la campagne, exposé à toute l'intempérie des saisons, travaillait depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil, pour gagner à peine de quoi s'acheter du pain noir; je crois, dis-je, vous avoir marqué que cet

infortuné manouvrier, était mort dans vingt-quatre heures, plus exténué par l'extrême fatigue & la misère, que par la maladie, & que je me proposais de secourir la veuve & les enfans. Mais cette pauvre veuve n'a survécu que de six mois à son mari. Gothon, qui était accourue m'apprendre la mort de cette bonne femme, avait le cœur gros, & se faisait violence pour ne pas pleurer; tout-à-coup elle donne un libre essor à ses larmes, & n'étant plus maîtresse de se contenir, elle s'écrie, en se tordant les mains: — » Mon Dieu, mon Dieu! qu'il » y a de gens malheureux dans le » monde, tandis que tant de riches » regorgent du superflu, & ne son» gent pas même qu'on peut éprou» ver des besoins! Qu'ont donc fait » les pauvres, pour être si mal-traités » du ciel, car enfin ils sont des hom-

» mes? Je ſuis sûre que Michelle eſt
» morte de faim; je viens de ſa ca-
» bane, de ce ſéjour de douleur; je
» l'ai vue à l'agonie ſur ſon triſte gra-
» bat, compoſé d'un peu de paille;
» je l'ai vue expirer comme une lam-
» pe qui s'éteint, & je n'ai pu trou-
» ver un ſeul morceau de pain pour
» donner aux deux Orphelines, qui,
» tout en pleurant leur mère, me
» demandaient du pain. Ce n'eſt pas
» ce que Madame faiſait pour cette
» famille, qui ſuffiſait à ſon entre-
» tien: les pauvres mangent beau-
» coup de pain; les tems ſont ſi
» durs, & tout coûte ſi cher, qu'ils
» n'ont ſouvent que cela pour leur
» ſouper. On prétend qu'ils vont
» être plus à leur aiſe; Dieu le
» veuille, & béniſſe à jamais.... «
— J'interrompis Gothon au mileu de ſon noble enthouſiaſme, en lui diſant d'avertir qu'on mît les che-

vaux, & que je voulais aller avec elle dans la Chaumière de la défunte. Si vous aviez été témoin de la joie de cette vieille domestique! elle essuya bien vîte ses larmes, & courut, en sautant, exécuter mes ordres.

Je volai accomplir le dessein que j'avais formé pendant le récit de Gothon. Arrivée dans le triste réduit où la mort venait d'exercer son empire, je le trouvai rempli de trouble & de confusion. La famille de Michelle était assemblée, & tenait tumultueusement conseil sur le sort d'une des Orphelines; car pour celui de l'autre était décidé, une riche Fermière des environs venait de déclarer qu'elle s'en chargeait. On proposait de la mettre à l'Hopital de la Ville prochaine, & toutes les voix se réunissaient pour ce cruel avis, lorsque je dis que j'allais prendre au-

près de moi la petite Orpheline, & la faire élever comme ma fille. Je ne saurais vous exprimer les transports d'allégresse naïve que firent éclater tous ces bons Paysans; il s'éleva un cri général d'applaudissement, & je fus comblée de bénédictions. L'aimable créature à laquelle je devais servir de mère, vint se jeter dans mes bras. O que le plaisir que j'éprouvai alors surpassa de beaucoup ceux qu'on goûte à Paris dans les Fêtes les plus brillantes! Si les riches qui se plaignent de traîner par-tout l'ennui, connaissaient la douce satisfaction de secourir l'infortune, ils avoueraient qu'il existe encore des sensations délicieuses.

Pour moi, je n'ai fait qu'une action bien simple, & dont je ne dois tirer aucune vanité; car enfin, une Fermière, une Paysanne, n'a-t-elle

pas pris aussi chez elle une des filles de la défunte?

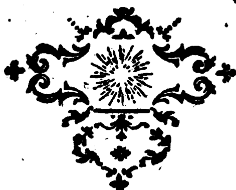
Celle qui m'est tombée en partage est l'aînée; elle est âgée de huit ans, & se nomme Jeannette. Il paraît qu'elle aura de l'esprit, & sa figure est des plus intéressante. Comme elle sait déja un peu lire, Gothon s'en est emparée, & va, dit-elle, en faire un prodige. J'aurai l'œil sur son éducation, quoique je ne puisse douter du zèle de ma Femme de charge.

Voilà quatre pages que je vous écris; pardon, ma chère Comtesse, de l'extrême longueur de ma missive. Reléguée à la campagne, j'aime à m'entretenir avec vous, à l'aide de ma plume. Souvent mon cœur s'élance aux lieux où vous êtes, & vous dit les choses les plus affectueuses, que sûrement vous n'entendez point; je ne modère ses transports

qu'en fixant sur le papier tout ce qu'il vous adresse. Recevez donc toujours avec indulgence mes Lettres, par fois trop verbeuses; & puis songez que l'amitié est un peu babillarde.

La Marquise de F * * *.

Du Château de. . . . . , le 20 Février, 17 . . . . .



LETTRE II.

*La Comtesse de C***, à la Marquise de F***.*

Vous avez grand tort, ma chère amie, de croire me fatiguer par la longueur de vos Lettres : c'est comme si vous vous imaginiez que je compte les heures lorsque nous sommes ensemble. Je vous prie de ne plus former de pareilles idées, ou je me fâcherai, je vous en avertis. Vos missives, vos relations, vos réflexions me causent un plaisir infini. Il est vrai que je serais bien plus contente si vous vous degoûtiez de la vie champêtre, & si vous veniez vous établir dans la Capitale. J'aurais le plaisir de voir tous les jours mon amie, dont un caprice inconcevable me sépare

depuis si long-tems. Je ne conçois pas comment, après avoir vécu dans le tourbillon de Paris, & respiré l'air dangereux & attrayant de la Cour, on peut se résoudre à se confiner dans un antique Château, parmi une foule d'êtres végétans, qu'on appelle *Villageois*. L'agréable compagnie que vous avez tous les jours! où de sots Paysans vous écorchent les oreilles par leur langage barbare, & vous impatientent par leurs propos stupides; ou de vieux Châtelains qui ne s'entretiennent que de nouvelles, de politique, de chasse & de basse-cour; ou bien vous avez le grave Précepteur de votre fils, qui peut vous parler latin, au défaut de votre Curé. Mais vous vous plaisez peut-être singuliérement à faire la dame de Paroisse. Ce rôle doit être en effet bien amusant; & je me rappelle que vous le rendez avec toute

la dignité possible. La société de ce jeune Financier, dont le domaine très-roturier est auprès de votre noble demeure, vous flatte aussi, sans doute, beaucoup. Je vous en fais mon compliment. Il vous entretient de baux, de calculs, de l'intérêt des cinq grosses Fermes, de soustractions, que sais-je! Les opérations de Finances ne laissent pas d'être fort agréables...... Raillerie à part, si j'étais à votre place, je dédaignerais de recevoir chez moi ce lourd Midas; c'est un parvenu: & qui sait d'où cela sort!

Mais vous vous proposez, peut-être, de congédier tout doucement votre rustique société, & d'avoir une compagnie plus digne de vous. Je devine que telle est la raison qui vous a fait recueillir l'Orpheline dont vous me parlez; & je démêle vos projets dans l'éducation qu'elle aura.

Je vous approuve, si pourtant vous avez soin de ne jamais vous compromettre, & de n'être point trop bonne, vis-à-vis de votre protégée.

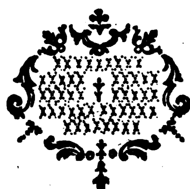
Si les devoirs de ma place ne me retenaient auprès de la Reine, j'aurais été charmée d'aller passer quelques jours du Printems dans votre terre, malgré mon anthipatie pour la vie monotone de la campagne: je jouïrais au moins du plaisir d'être avec vous. Mais c'est une satisfaction qu'il ne m'est point encore permis de goûter.

Adieu, Marquise; continuez de veiller à l'éducation de votre fils, & félicitez-vous bien de ce qu'il n'a que dix ans. Les mères seraient trop heureuses si cet âge là restait toujours au même point. Mon fils, parvenu à sa dix-huitieme année, éprouve toute l'effervescence des

passions, & se perdrait bientôt, si ma sévérité ne le contenait dans de justes bornes.

La Comtesse de C * * *.

De Versailles, le 29 Février, 17...



LETTRE III.

*La Marquise de F***, à la Comtesse de C***.*

JE vais répondre à vos folies avec le moins d'extravagance possible : le mauvais air est souvent contagieux, & je crains que votre Lettre ne m'ait communiqué celui de la Cour. Il semble, ma chère, que vous ayez oublié les raisons qui m'ont obligée de me reléguer à la campagne, & qui m'y retiennent depuis dix ans; il faut donc vous les rappeller, puisque vous avez la mémoire si courte. J'étais fort jeune quand j'épousai le Marquis de F***, qui ne connaissait que mes biens, selon l'usage, & ne me vit guères que le jour des

noces. Il parût en effet que ce n'était qu'avec mes biens qu'il avait fait alliance; il s'occupa beaucoup plus du soin de manger les revenus & d'aliéner les fonds, que du soin de me plaîre. A peine me rendait-il visite une fois la semaine à ma toilette. Heureusement que j'avais été nourrie des plus sages principes dans le couvent où nous fûmes élevées ensemble, ma chère Comtesse; je n'éprouvai jamais l'envie de suivre l'exemple de mon mari, quoique la séduction s'efforçât de me persuader que je devais donner aussi dans le désordre : tandis qu'elle me tenoit ce langage trompeur, une voix intérieure me disait qu'une femme ne saurait être excusable de cesser d'être sage, parce que son mari est libertin. Le Marquis fut la triste victime de ses débauches; une maladie douloureuse

& cruelle vint terminer & ses plaisirs & sa vie. Je me trouvai veuve à vingt-cinq ans, chargée d'un enfant qui en avait à peine deux; seul fruit de l'union de convenance que mes parens avaient formée; & j'eus à pleurer, non-seulement la mort de mon époux, mais encore le dérangement de ma fortune. J'essuyai mes larmes pour réfléchir sérieusement sur le parti que je devais prendre. J'avais trop éprouvé les inconvéniens d'un lien éternel, pour être tentée de m'y soumettre de nouveau; d'un autre côté, je considérai que j'étais mère, & que je devais encore plus m'occuper du soin de l'avenir pour mon enfant, que pour moi-même. Ces différentes considérations me portèrent à me fixer à la campagne; & rien au monde ne me fera prendre un autre genre de vie.

Le Ciel a béni ma conduite ; je suis parvenue, en me passant d'Intendant & de Gens-d'Affaires, à liquider mes biens de toutes les dettes ; mon économie commence même à mettre en réserve ; & mon fils, tendre objet de mes soins & de mes veilles, jouït de la meilleure santé, & fait chaque jour des progrès dans l'étude des langues & de la sagesse : le Précepteur que vous m'avez envoyé, & que vous avez choisi avec votre rigidité ordinaire, ne néglige rien pour former l'esprit & le cœur de son élève.

Pourquoi, trop aimable Comtesse, n'êtes-vous pas aussi raisonnable que moi ? Ah ! que vous seriez heureuse, si l'ambition avait moins de charmes pour vous ! Depuis deux ans que votre mari est mort en combattant pour son Prince,

que de plaiſirs purs & tranquiles vous auriez goûté, ſi vous aviez ſuivi mon exemple! Quelle eſt donc cette manie, de ſe plaîre à vi re dans la dépendance, dans une éſpèce de ſervitude, tandis qu'on eſt né pour commander à tant d'autres? Je ne puis m'empêcher de regarder quelquefois en pitié cette pauvre eſpèce humaine, ſi fière, ſi orgueilleuſe, & qui a un tel penchant pour ramper, que depuis le Laboureur juſqu'aux Rois, chacun eſt l'eſclave de celui dont il eſpère quelques faveurs. Les Philoſophes diront peut-être que cette dépendance eſt un des liens de la ſociété; mais on pourrait répondre à cela que les hommes ont donc tort de s'être réunis, puiſque dans leur aſſociation ils ont perdu toute la nobleſſe de leur âme.

Vous voyez que vous n'êtes guè-

res raisonnable de me reprocher mon séjour à la campagne. Êtes-vous mieux fondée dans vos plaisanteries sur les bonnes-gens qui m'entourent ? Il est vrai que les rustiques Habitans des Villages sont extrêmement grossiers ; ils sont assez simples pour ignorer qu'on ne paye jamais ses dettes, qu'on doit être beaucoup mieux mis que son état ne le comporte ; & qu'on doit publiquement mener une vie scandaleuse. O ce sont des gens à fuir !... Cependant, s'ils sortaient de leur bonhommie, si, d'un commun accord, ils cessaient de labourer la terre à la sueur de leur front, où trouveriez-vous du pain ? Répondez, humbles & fiers Courtisans de Versailles, & vous, ingrats Habitans des Villes, qui méprisez vos pères nourriciers, où trouveriez-vous du pain ?

Je suis fâchée de vous dire que je

ne trouve pas plus de justesse dans vos réflexions, au sujet du Financier, qui vient quelquefois au Château. Eh! quoi, ignorez-vous que, bien différente de ce qu'elle était au siècle passé, la Finance s'est épurée, & qu'on y compterait actuellement beaucoup plus de Nobles que de Roturiers? Dignes de leurs richesses par l'usage qu'ils en font, la plupart des Financiers cultivent les Lettres & les Arts, & s'empressent de leur être utiles. Ils sont loin d'avoir cette brusquerie, cette hauteur insolente qui caractérisait autrefois les parvenus; tout annonce en eux la politesse, l'urbanité & les manières du grand monde. D'ailleurs, M. de Fontenor, mon voisin, me faisant le plaisir de me rendre visite, je dois répondre à son honnêteté, & rien ne peut me dispenser de le recevoir.

Vous êtes encore dans l'erreur sur

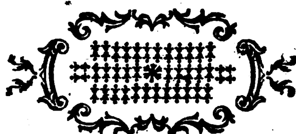
le motif qui me fait tenir lieu de mère à la petite Orpheline; je me suis proposé tout simplement de la tirer de l'indigence, & de lui donner une éducation convenable aux sentimens qu'elle m'inspire. Me préserve le ciel de prendre jamais avec elle un air de hauteur; ce serait vouloir lui faire acheter par des duretés mes bienfaits & mes soins, & lui rappeller, en déchirant son cœur, que je ne suis que sa protectrice ou sa maitresse. Non je dois lui faire oublier qu'elle fut infortunée, & la traiter comme mon égale & mon enfant, afin qu'elle soit mieux disposée à profiter de mes bontés.

N'allez pas au moins, ma chère amie, vous fâcher contre moi, si je vous contredis toujours dans ma Lettre; ce n'est point vous que je querelle; je n'en veux qu'à l'air que vous respirez, qu'aux mœurs de la Ville,

dont la maligne influence corrompt les meilleurs caractères, & pourrait pervertir le vôtre, si vous n'y prenez garde. Mais je distinguerai toujours les aimables qualités que je vous connais, des sentimens singuliers que vous inspire la contagion qui règne dans les Villes.

La Marquise de F * * *.

*Du Château de F * * *, le* 10 *Mars*, 17. . . .



LETTRE

LETTRE IV (*).

*Le Comte de C * * *, au Marquis de F * * *.*

COMMENT, mon cher Marquis, vous avez dix-ſept ans, & vous êtes encore ſous la férule ! Sortez de l'engourdiſſement où l'on vous tient plongé. Il eſt honteux d'avoir un Précepteur, lorſqu'on eſt un homme fait; mais il eſt encore bien plus inouï de dépendre humblement d'une mère. Je vous avertis que cette ſervitude, que vous ſupportez de-

(*) Il s'eſt paſſé ſept ans d'intervalle, entre cette Lettre & les trois précédentes; quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu remplir une lacune auſſi conſidérable; mais, ſelon toute apparence, les Lettres qui nous manquent, ne contenaient aucun événement important.

puis si long-tems, vous couvrirait de ridicule dans le monde, si elle était sue quand vous y ferez votre entrée. Mais je vous promets de n'en rien dire à personne; je suis trop votre ami pour la publier. Je veux même avoir pour vous plus que de la discrétion; je veux vous servir de Mentor: il vous en faut un, qui ait sur-tout mon expérience. Il me semble vous voir d'ici prendre un air d'étonnement; je crois même vous entendre vous écrier: *le grave Mentor, qui n'a que vingt-cinq ans!* Oui, j'en conviens, je suis à peine majeur; mais quand on a vécu comme moi de bonne heure dans le sein des plaisirs & de la meilleure compagnie, on acquiert facilement la connaissance du monde, dans laquelle le commun des hommes ne s'instruit qu'en vieillissant. Ecoutez-donc attentivement mes avis; & pour me

récompenſer de ma complaiſance à vous les prodiguer, ſoyez bien dò-cile, tâchez de me faire honneur.

Je commencerai par vous répéter qu'un grand garçon ne doit plus être ſous la dépendance de perſonne, & encore moins ſous celle d'une mère. Fi, rien de plus honteux : M. le Marquis a l'honneur de reſſembler à Jacot, ce grand benêt, fils d'un de ſes Fermiers, qui, à plus de vingt ans, reçoit un ſoufflet de ſon père : il ne lui manque plus que de baiſer encore la main. Apprenez que nos parens nous ayant mis au monde pour remplir le vœu de la Nature, ne peuvent ſe diſpenſer de nous élever : nous leur ſommes donc très-peu redevables ; & il eſt tout ſimple d'uſer de la liberté de notre être, dès que nous avons acquis l'âge convenable. Voyez les oiſeaux ; dès qu'ils ont la force de s'élancer hors de leur nid,

les liens de l'esclavage sont rompus, ils ne connaissent plus ni père, ni mère. Aurons-nous moins de raison que ces aimables volatiles, & que tous les animaux qui peuplent l'univers?

Vous ouvrez de grands yeux étonnés, mon cher Marquis; vous n'avez point entendu de pareilles leçons de votre Précepteur; je le crois bien; mais actuellement vous devez être initié dans toutes les vérités qu'on cache aux enfans. Comme vous allez acquérir de nouveaux sens, vous devez avoir aussi de nouvelles idées. Vous voilà parvenu à l'âge où les passions vont se développer. Que de sensations délicieuses vous allez éprouver! Tout s'embellit, tout est jouïssance à seize ans. Une douce chaleur circule dans les veines; il semble que l'air qu'on respire soit embaumé, & fasse pénétrer dans nos

ſens une flamme rapide ; la vue d'une femme excite un trouble enchanteur ; & le premier baiſer qu'on obtient, fait treſſaillir tout notre être. Si le haſard procure un de ces Livres voluptueux, rempli des peintures les plus agréables, comme on dévore la charmante production ! Les faveurs de l'amour ne ſont rien auprès des plaiſirs que l'on goûte : tandis que par la ſuite, une langueur fatale nous ſaiſit en reliſant les mêmes Ouvrages, qui ſemblaient devoir embraſer pour toujours notre âme. . . Hélas ! notre ivreſſe ne dure qu'un tems. Vous êtes dans cet âge heureux, où à chaque inſtant vous jouïrez d'un bonheur plus vif ; votre félicité ſera redoublée par le développement de vos ſenſations. Pour moi, je n'eſpère que des plaiſirs qui me ſont connus ; je ſuis moins fortuné. Mais profitez de ces momens précieux : la fleur n'a

toute sa délicatesse & tout son velouté qu'au moment qu'elle vient d'éclore; dès qu'il est passé, elle se flétrit, se sèche, & n'attire plus nos regards.

Pendant les différens séjours que j'ai faits à la campagne, dans l'antique Château où vous êtes tristement relégué, j'ai considéré, mûrement examiné les objets qui vous environnent, afin de voir s'il n'y en aurait pas quelqu'un qui soit digne de vous tirer de votre léthargie; & j'avoue avec chagrin que je n'en ai apperçu aucun. Il y a bien une certaine Jeannette, que Madame la Marquise affectionne singulièrement, qui pourrait vous éduquer en s'instruisant elle-même; la petite personne est assez jolie; elle a un teint, des yeux... Mais elle est encore bien jeune, & je crains qu'elle ne soit trop farouche pour un novice. Cependant, mé-

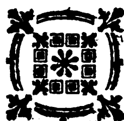
nagez-là ; il faudra tout doucement la mettre à l'épreuve ; peut-être la trouvera-t-on raisonnable. Vous vivez ensemble, vous pouvez vous voir chaque jour ; quand le moment propice se présente si souvent, on parvient à le saisir : telle beauté sévère est devenue douce comme un mouton, en considérant que tout favorisait son penchant à l'amour. Ainsi vivez dans l'espérance, & marquez-moi les sentimens que vous inspire Mademoiselle Jeannette. Entendez-vous ? point de réserve avec votre ami : je veux être votre confident, afin de mieux vous conduire.

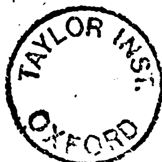
Ma Lettre n'est qu'un badinage ; mais gardez-vous de la montrer à qui que ce soit, sur-tout à Madame votre mère ; elle prendrait peut-être les choses au sérieux. C'est une Dame fort respectable, (je la loue-

rais davantage, si elle l'était moins) elle a d'excellentes qualités; mais il faut convenir qu'elle a furieusement de préjugés.

Le Comte de C * * *.

Paris, ce 4 Juin, 17....





LETTRE V.

*La Comteſſe de C***, à la Marquiſe de F***.*

IL faut avouer que votre Jeannette eſt une charmante enfant. Elle a profité à merveille de l'éducation que vous lui avez donnée. A chaque voyage que j'ai fait à votre Terre, j'ai trouvé un agrément de plus ſur ſa phyſionomie, & une nouvelle perfection dans ſon eſprit. La petite perſonne croît & embellit au point, que j'eus même de la peine à la reconnaître la dernière fois que j'allai au Château. Qu'eſt-ce qui dirait que c'eſt une Payſanne! On a bien raiſon de ſoutenir que l'éducation nous fait ce que nous ſommes : tel ruſtre qui végète groſſiére-

ment dans un Hameau, aurait peut-être déployé tout le génie d'un homme du monde, s'il avait été élevé d'une manière convenable; & telle petite-maîtresse qui nous éblouït par la légèreté de ses propos & de son esprit, ne serait qu'une stupide & maussade créature, si elle n'eût vécu que dans un Village. Parce que vous voyez tous les jours votre protégée, vous êtes moins frappée que les autres, des charmes & des qualités qu'elle développe. Pour moi, qui suis quelquefois plus d'un an sans aller vous rendre visite, je vous assure qu'elle m'étonne, & qu'on la prendrait pour une fille de qualité. Je suis cependant fâchée qu'elle ait reçu une éducation aussi brillante. Ces Arts agréables qu'elle possède, le Dessin, la Danse, la Musique, ne font qu'énerver l'âme, & inspirent une certaine mollesse, toujours

dangereuſe pour les mœurs. D'ailleurs, ils font naître la vanité dans la tête d'une jeune perſonne; & la rendant trop ſenſible aux louanges qu'on lui prodigue, ils lui donnent un penchant ſecret pour la coquetterie, & la diſpoſent à recevoir les impreſſions de l'amour.

Remarquez combien votre cher enfant paraît ſatisfaite lorſqu'elle peut étaler toutes les frivolités qu'elle apprend. Que la manière de ſe conduire de ſa ſœur eſt différente! c'eſt la modeſtie même; la candeur & l'innocence brillent ſur ſon front. Elle eſt moins piquante que Jeannette; mais je la crois beaucoup plus aimable. Auſſi la bonne Fermière qui lui tient lieu de mère, ne s'eſt-elle attachée qu'à nourrir ſon cœur & ſon eſprit, de choſes ſolides. Tandis que vous n'avez fait montrer à l'une que des bagatelles, l'autre s'eſt

instruite des devoirs qu'il lui convient de pratiquer. Je crains bien que la jolie perſonne qui touche ſupérieurement du Clavecin, qui a une voix *divine*, & danſe d'une manière *raviſſante*, ne ſoit point auſſi heureuſe que l'intéreſſante Payſanne, qui n'acquiert tout bonnement que des connaiſſances utiles. Mais voilà comme l'on eſt dans le monde; on oublie qu'une jeune perſonne eſt deſtinée à devenir mère de famille; on l'élève comme ſi elle devait toujours chanter ou danſer.

Vous allez encore vous récrier contre mon humeur ſévère: à vous permis, incorrigible Marquiſe; je ſais que vous ne devez jamais m'approuver, quoique j'aie au moins raiſon quelquefois. Par exemple, à vous entendre, l'indulgence eſt extrêmement néceſſaire envers ſes enfans. Et moi je dis qu'on ne ſaurait

trop veiller ſur leur conduite, & les châtier avec trop de rigueur, lorſqu'ils viennent à commettre quelque faute. Il eſt vrai qu'en ſuivant ce principe, j'ai fait un très-mauvais ſujet de mon fils ; mais c'eſt moins erreur de ma part, qu'obſtination de la ſienne, à chérir le libertinage. J'aurais éclatté depuis long-tems, pour le ramener, par force, dans la bonne voie, & pris un parti extrême, ſi ce n'était que je crains de lui faire manquer la Charge dont il a la ſurvivance, & qui peut vaquer au premier moment. . . . . J'ai grand tort de dépoſer dans le ſein de l'amitié, mes plaintes & mes regrets ſur la conduite de mon fils ; c'eſt encore un de ces articles que vous ne pouvez vous réſoudre à me paſſer. Ecoutez, je n'ai qu'un mot à dire : vous êtes au moins éloignée de cent lieues de

l'étourdi que vous ſoutenez ſage ou peu répréhenſible ; moi, je vis auprès de lui dans la même Ville, dans la même maiſon ; j'ai toujours les yeux ouverts ſur lui, & je déclare que j'en ſuis très-mécontente : qui doit paraître plus croyable, ou de vous ou de moi ?

Je me laiſſe emporter au plaiſir de vous écrire ; & j'oublie que j'ai beſoin de repos ; j'éprouve un mal-aiſe général. Bon ſoir, mon amie ; il eſt minuit ſonné ; je vais me mettre au lit... Je ne ſais ce que j'ai, mais je ne me ſens pas bien..... Encore ſi vous étiez ici !... J'aurais moins d'inquiétude ſi je tombais malade.

La Comteſſe de C * * *.

Verſailles, le 10 *Juin*, 17..



LETTRE VI.

Le Marquis de F * *, au Comte de C * * *.*

JE ſuis bien ſenſible, Monſieur, à votre amitié. Soyez sûr que vous trouverez dans mon cœur les mêmes ſentimens que vous aurez pour moi. Il eſt flatteur à un enfant d'avoir pour ami un homme de votre âge; & je vous remercie du ſoin que vous voulez prendre de m'inſtruire. J'accepte avec d'autant plus de reconnaiſſance vos offres obligeantes, que vous me les faites dans un tems où je devrais être loin de votre ſouvenir. Mais j'eſpère ne point pratiquer de ſitôt vos leçons; je ſuis peu preſſé de faire mon entrée dans le monde, parce qu'il faudrait m'éloigner d'une mère

digne de tout mon attachement. Elle eſt ſi bonne! C'eſt avec une douceur ſi touchante qu'elle me reprend, lorſqu'il m'arrive de commettre quelques fautes! Vous voyez que je ne ceſſerai jamais de l'aimer & de lui être ſoumis..... Eſt-ce qu'il y a des fils dans le monde qui mépriſent ceux dont ils ont reçu le jour? Ils ſont donc bien ingrats, ou leurs parens ont donc bien des torts à ſe reprocher! Voilà le ſeul article ſur lequel vous me trouveriez indocile, ſi vous entrepreniez ſérieuſement, d'étouffer dans mon cœur la voix de la nature. Je penſe que votre Lettre n'eſt en effet qu'un badinage; & je regarde ſur-tout, comme tel, l'endroit où vous me parlez de ma mère. Comme nous étions tous dans la Salle lorſqu'on m'a remis votre Lettre, ma bonne maman a voulu la lire après moi; mais j'ai dit que j'avais encore

quelques lignes à déchiffrer, & j'ai couru dans le Jardin, où je l'ai déchirée en mille morceaux ; je suis ensuite revenu, & j'ai feint de l'avoir égarée. Ma mère s'est sûrement douté que je craignais de la lui faire voir, &, par bonté, elle a cessé de m'en parler. Ainsi je me suis vu dans la nécessité cruelle de lui mentir : ô que cela me fait de peine !

J'ai beaucoup de plaisir à voir Mademoiselle Jeannette, & à jouer avec elle à de petits jeux innocens ; je l'aime comme si elle était ma sœur, & je me plaîs à lui donner ce nom si doux. Les sentimens que j'éprouve, ne valent-ils pas ceux que vous appellez de l'amour ?

Le Marquis de F ***.

*Du Château de F * * *, ce 8 Juin, 17....*

LETTRE VII.

*La Marquise de F***, à la Comtesse de C***.*

Vous m'allarmez, ma chère Comtesse! Qu'il me tarde de recevoir de vos nouvelles! Mon Dieu! Qu'est devenue votre indisposition? Vous sentez-vous mieux? Ce mal-aise n'aura-t-il point de suites fâcheuses? Tirez-moi promptement de l'incertitude où je suis. Un mot qui me tranquilise ou qui achève de me désoler...... Je crois que j'aimerais mieux apprendre qu'une maladie sérieuse s'est déclarée, plutôt que de languir long-tems dans ma cruelle inquiétude.

Je ne sais si je pourrai vous répondre sur ce que vous me marquez au sujet de l'aimable Jeannette.... Quoi! vous paraissez craindre pour la vertu de ma chère enfant!...... Ah! je reviendrais des portes de la mort pour défendre son innocence. La meilleure éducation ne serait donc, selon vous, qu'une préparation au désordr[illegible]ez-vous pu faire un raisonnem[illegible] faux, aussi ridicule? N'est-[illegible]n s'élevant au-dessus des lum[illegible]aturelles, qu'on se forme une idée claire & précise de cette sévérité de mœurs qu'on appelle sagesse, ou du moins de ces loix de convenance qui forcent d'étouffer les passions, & attachent le plus grand prix [illegible] sacrifice de ses goûts & de ses penchans? Les Arts agréables qu'il vous plaît de déprimer, en inspirant à l'être qui les pos-

ſède, une plus haute idée de ſon mérite, ne doivent-ils pas le porter à ſe reſpecter davantage, à exiger plus d'égard de tout ce qui l'environne, & le rendre, par conſéquent, moins ſenſible à la ſéduction? Je dois ajouter encore que plus on acquiert de connaiſſances, & plus on ſe prépare de reſſources pour l'avenir.... Mais quant il ſerait prouvé que la Danſe & la Muſique amolliſſent le cœur d'une jeune perſonne, par l'extrême vanité qu'elles lui inſpirent, ma Jeannette ferait exception à la règle. Sa modeſtie ne ſe dément jamais. Si elle paraît ſatisfaite lorſqu'elle fait briller ſes talens, c'eſt moins vanité, que joie ſecrette d'avoir profité des ſoins qu'on a pris d'elle. Sa conduite annonce, d'ailleurs, l'innocence de ſon âme. Elle eſt toujours aſſidue à travailler auprès de moi

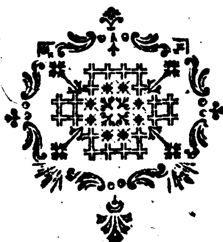
aux ouvrages à l'éguille qui font notre délassement. Je ne m'amuse point à faire des nœuds; & tout mon monde s'occupe à des choses utiles. Je vois aussi que ma chère fille est très-attachée à ses devoirs de Religion. Vos craintes sont donc mal fondées, & j'ai le plaisir d'avoir réuni les talens aux vertus; assemblage précieux, qui se trouve tous les jours dans le monde, quoique vous en disiez.

Je n'aurais pas cru que mon zèle, pour la vérité, m'eût emporté si loin. Je dois modérer mon enthousiasme, tout raisonnable qu'il est, & me livrer à un autre sentiment, qui fait encore palpiter mon cœur. J'en reviens aux vives inquiétudes que m'inspire le mauvais état de votre santé. . . . . Mais je m'allarme peut-être mal-à-propos. . . Plût au Ciel! . .

Je vous en conjure, mon amie, que deux mots de votre écriture m'apprennent au plutôt ce que je dois espérer ou craindre.

La Marquise de F * * *.

*Du Château de F * * *, le 14 Juin, 17. . . .*



LETTRE VIII.

*La Comtesse de C***, à la Marquise de F***.*

AH ! ma chère amie, mon indisposition annonçait une maladie réelle. Après vous avoir écrit, j'ai passé une très-mauvaise nuit ; la fièvre m'a pris avec des redoublemens considérables ; n'en pouvant plus, j'ai sonné mes Femmes ; & tous mes Gens ont été sur pied. Cependant, je n'ai permis que dans la matinée qu'on allât chercher le Médecin ; j'espérais toujours que ce ne serait rien. A peine m'a-t-il eu considérée, que, loin de me tranquiliser, il a déclaré que j'avais une fluxion de poitrine & une fièvre maligne. . . . . Ce n'est point la mort qui m'épou-

vante. Eh, qu'a-t-elle de redoutable pour une conſcience ſans reproche! Je ne crains que les horreurs d'une maladie longue & cruelle. Ah! qu'il eſt affreux de ſe voir mourir en détail; de ſentir à chaque inſtant le dépériſſement de ſon être; de lire ſur tous les viſages la douleur & le déſeſpoir; de n'être environnée que d'objets lugubres; & d'épier, pour ainſi dire, les approches du trépas...... Que l'Eternité me reçoive dans ſon ſein, je m'y précipite ſans frémir, pourvu que l'abîme s'ouvre & ſe referme au même moment: ô Dieu! pourquoi ne va-t-on pas à la mort comme on arrive à la vie, ſans s'en appercevoir? Puiſque je ſuis deſtinée à languir, venez, ma chère amie, venez me donner des forces pour lutter contre la deſtruction de mon être, & pour lui céder courageuſement la victoire. Mon fils part

tôt que ma Lettre, afin de presser votre marche, & de vous conduire lui-même jusqu'ici...... La plume m'échappe des mains ; mon sang bouillonne & s'allume avec une nouvelle violence..... Hélas ! quand vous arriverez auprès de mon lit.... peut-être que troublée....... mourante..... je ne serai pas en état de goûter le plaisir de voir mon amie.

La Comtesse de F * * *.

De Versailles, le 12 Juin, 17....



LETTRE IX.

*Le Précepteur du Marquis F***, au Comte de C***.*

MONSIEUR,

JE vois bien qu'avec vous il n'e
plus en mon pouvoir de dissimule
il faut que je quitte à vos yeux
masque dont je me suis toujours co
vert, & qui m'a été si utile pour affe
mir ma petite fortune. Oui je n'
que les dehors de la sagesse. . . . .
Mais n'est-il pas généralement reç
de n'avoir que l'extérieur des vertus
Combien de gens ne sont honnête
qu'en apparence? Que de prétendue
vestales n'ont garde d'être en secret
ce qu'elles paraissent en public! I
est étonnant qu'on soit encore quel

quefois la dupe de l'hypocrisie, après que tout le monde est tacitement convenu de s'envelopper de son manteau. Vous-même, Monsieur le Comte, ne m'avez-vous pas pris pour un personnage vénérable, dégagé de tout ce que les sens ont d'impur? Votre erreur durerait encore, si vous ne m'aviez surpris dans un coin du Parc avec cette jolie Paysanne: je vous croyais occupé des préparatifs du voyage de Madame la Marquise, & j'avoue que je demeurai stupéfait à votre subite apparution. N'est-ce pas que je faisais alors une drôle de mine?..... Que diable veniez-vous chercher dans le Parc à l'heure qu'il était, dans un moment encore où mes plaisirs n'ont jamais été troublés?... Ah! je vois de quoi il s'agissait; ma petite Villageoise vous aura donné dans l'œil, vous observiez toutes ses démarches,

vous la guettiez comme le chat fait la souris, & vous la suiviez de loin, croyant trouver l'occasion propice. Vous ne vous attendiez guères à l'obstacle qui s'est présenté; obstacle que ma bonté naturelle a daigné lever sans peine...... Malheureuse rencontre! Stupide créature que je suis! Ne devais-je pas mieux prendre mes mesures! Me voilà démasqué lorsque je m'y attendais le moins, & par qui encore? par un Français, par un jeune Seigneur qui court après les bonnes-fortunes; c'est-à-dire, par l'homme le moins capable de discrétion..... Mais je me rassure, vous garderez un secret pour la première fois de votre vie. Je me suis apperçu depuis long-tems que les charmes naissans de Mademoiselle Jeannette, faisaient une vive impression sur votre cœur libertin: eh bien, je vous avertis que s'il vous échappe le moindre

mot qui puiſſe me compromettre ; je déclare vos vues ſecrettes, & vous ôte pour jamais le moyen de réuſſir. Vous m'entendez, Monſieur le Comte ? c'eſt de votre ſilence que va dépendre le ſuccès de la plus jolie avanture amoureuſe que vous vous ſoyez propoſez de mettre à fin.

Vous m'avez dit, en me quittant, que vous me ſoupçonniez de convoiter en ſecret la charmante Jeannette ; mais moi, je vous déclare que je n'héſite point ſur ce que je dois penſer de vos intentions ; j'ai des certitudes très-fondées. Celui qui juge d'après ſon propre cœur, connaît ſûrement toute la perverſité du cœur humain. Je vous devine, je vous vois à découvert, Monſieur le Comte ; vous m'avez auſſi pénétré ; nous ſommes deux méchans enſemble, tranchons le mot, & ménageons-nous : des gens de notre eſ-

pèce doivent se soutenir; ils ne peuvent se nuire qu'en se perdant mutuellement.

La Femme de charge à qui Madame la Marquise a confié, en partant, le soin de sa maison, est un argus incorruptible, qui a toujours les yeux ouverts sur le cher trésor, objet de nos desirs. Il serait impossible d'endormir sa vigilance. Mais ne nous rebutons point; espérons tout du tems; & tenons-nous prêts à saisir lestement l'occasion. Mettons, sur-tout, notre confiance dans la Nature, qui saura, par degrés, échauffer, enflammer l'innocente Jeannette, & nous la rendre propice. C'est quand le cœur commence à palpiter & que le sein s'agite, qu'une jeune Beauté devient rêveuse, soupire, & prête l'oreille aux tendres discours d'un amant : le bouton qui n'est point

éclos, est entouré d'épines cruelles, & l'on cueille bien plus facilement la rose épanouie.

L'Abbé T***.

*Du Château de F***, le 18 Juin, 17...*



LETTRE X.

*Goton Michu, à la Marquise de F.***.*

MADAME,

IL vient de se passer ici, au Château, une chose dont il est de mon devoir de vous instruire, & qui vous étonnera, pour le moins, autant qu'elle m'a surprise, de la part d'un Monsieur qui nous a toujours paru fort honnête. C'est de M. de Fontenor, dont je veux avoir l'honneur de vous parler: en vérité la mine est bien trompeuse, & je me défierai le reste de mes jours, des gens riches qui seront polis. Ce Monsieur vint hier au Château, croyant vous y trouver, à ce qu'il disait; &, selon

sa coutume, il fit bon visage à tous le monde; j'étais occupée à coudre avec Mademoiselle Jeannette, dans la petite salle-basse, d'où je le vis venir; & je vous avoue, Madame, que sa visite me fit plaisir; car il a toujours des choses agréables à dire. Il entra où nous étions, s'informa de votre santé, & parut étonné de votre prompt départ pour Paris. La conversation durait depuis un moment, sans que M. le Financier eût fait beaucoup d'attention à Mademoiselle, à laquelle il n'adressait que quelques mots; & je parlais aussi librement que si j'eusse été avec mon égal, ou avec ma bonne maîtresse; lorsque la pendule sonna l'heure où je vais voir par moi-même si tout est bien arrangé dans la basse-cour. Persuadée que rien ne pouvait me dispenser de mon devoir, je me hâtai d'aller le remplir, en priant Made

Fontenor de m'excuser. Je fus absente environ un quart d'heure ; & en rentrant par le petit cabinet, j'entendis Mademoiselle qui s'écriait d'une voix émue : » Non, je ne veux plus vous » entendre davantage ; laissez-moi » sortir «. — Un mouvement de curiosité me fit prêter l'oreille aux premiers mots que prononça M. le Financier ; & voici l'étrange discours qu'il tint, autant que je puis m'en ressouvenir : — » Vous avez grand » tort, ma chère Demoiselle, de dé» daigner mes offres. Songez à votre » fortune, & que vous êtes exposée, » si vous perdiez Madame la Mar» quise, à tomber dans la misère. Ne » serez-vous pas bien contente d'a» voir de belles robes, de porter tou» jours des diamans, encore plus ri» ches que ceux que Madame la Mar» quise met quelquefois ? Vous serez » non-seulement votre maîtresse,

» mais vous aurez des laquais, des
» femmes-de-chambre, une maison
» toute meublée à vous, & un ma-
» gnifique carosse. Pourquoi conti-
» nuez-vous de recevoir avec hu-
» meur ma proposition ? Elle n'a
» rien qui doive effaroucher votre
» vertu : vous ignorez qu'il y a dans
» Paris des créatures charmantes,
» qu'on appelle *demoiselles entrete-*
» *nues*, qui, parce qu'elles sont jo-
» lies, jouïssent de tout le bien que
» je veux vous faire, mènent une
» vie aussi douce, aussi aisée que les
» Dames de condition, & sont ché-
» ries, respectées, parce qu'elles sont
» très-riches. Il est bon que je vous
» avertisse encore que la sagesse n'est
» propre qu'à faire périr d'ennui ou
» dans l'indigence une jeune per-
» sonne née sans fortune. Vos grâ-
» ces ont assez végété dans une cam-
» pagne ; venez embellir la Capitale ;

» dites un mot, & je vous conduits
» à Paris, où vous goûterez des plai-
» ſirs de toute eſpèce «. — En ache-
vant ces mots, l'infâme ſuborneur voulut embraſſer Mademoiſelle Jean-nette, qu'il tenait par la main, de manière qu'elle avoit été forcée d'é-couter tout ſon diſcours ; j'entrai alors, remplie d'une colère bien par-donnable, & je m'écriai : — » N'a-
» vez-vous pas de honte, Monſieur,
» de dire pareilles choſes à une per-
» ſonne honnête «! — Confus de mes reproches, & ne ſachant qu'allé-guer pour ſa juſtification, il ſortit ſans me répondre.

Eh bien, ma bonne maitreſſe, vous ſeriez-vous attendue qu'on eſ-ſayât à ſéduire une fille que vous avez élevée ? Non, je n'aurais jamais cru M. de Fontenor, capable de cette indigne action. Mais voilà que ſes intentions ſont connues, & je vous

promets qu'il ne me trompera plus actuellement. J'ai peut-être eu tort de le laiſſer ſeul avec Mademoiſelle; il faut ſe défier de tous les hommes; ils ſont ſi méchans! Je vous ſupplie, Madame, de me pardonner cette faute involontaire; jamais mon zèle, pour vous, ne s'éteindra, tant que le cœur me battera dans le corps; s'il m'arrive de vous déplaîre le moins du monde, ce ſera bien ſans le vouloir.

Cette chère Demoiſelle Jeannette ne fait que pleurer, depuis que le ſéducteur lui a tenu tous ces vilains propos; la pauvre enfant s'imagine qu'elle eſt coupable pour les avoir entendus; & je ne ſais comment la conſoler.

M. le Marquis ſe porte très-bien, grace à Dieu; il continue de lire & d'étudier avec M. ſon Précepteur;

remporte cette étonnante victoire sur le vice si adroit à se déguiser ! Venez, Messieurs les Sages, accourez graves Philosophes, venez, que je vous interroge : à quoi vous sert votre vertu ? Elle vous rend tous les jours la dupe des apparences. Vive l'œil pénétrant d'un libertin, il démêle tout de suite les passions humaines, cachées sous le voile respectable dont elles s'enveloppent : une prude n'est pour lui qu'une femme galante ; & il voit dans les Agnès des sottes qui brûlent de s'instruire, ou de petites personnes rusées, qui feignent d'ignorer ce qu'elles ont appris en secret. Je n'avais pas besoin de l'avanture du Parc pour vous connaître à fond, mon pauvre Abbé ; je vous avais apprécié depuis longtems, & je riais autant de vos grimaces, que de la bonne-foi des honnêtes gens. Vous êtes un char-

rhant Précepteur; & si vous inspirez vos principes à vos élèves, vous n'en faites sûrement pas des Saints. Je ne puis m'empêcher de vous blâmer d'avoir pris un état qui demande des mœurs très-rigides; car enfin, il ne s'agit point de corrompre la jeunesse, peu faite pour s'élever au-dessus des préjugés, & qui n'a besoin que des secours de l'âge pour aimer les plaisirs. Puisque vous avez sagement senti qu'il était commode d'être un tartuffe, il me semble que vous pourriez choisir un rôle plus avantageux que celui d'instituteur, pour déployer le manége & la profonde politique du personnage que vous voulez représenter...... Mais continuez cependant de remplir votre destinée; vous m'êtes trop utile dans le rôle que vous jouez, pour que je vous presse sérieusement d'en changer;

ne quittez jamais, sur-tout, un
que qui vous sied si bien.

Votre air d'assurance ne m'er
pose point; je vois combien
redoutez mon indiscrétion. S
tranquile, je vous jure que je
me taire, quoique vos plaisant
soient très-capables de me faire
pre le silence: vous êtes à ma m
c'en est assez pour piquer ma g
rosité.

Oui, Monsieur l'Abbé, vou
vinez juste; la jeune & piqu
Jeannette m'inspire des desir
licites; c'est un trésor que je
avoir en ma possession. Vous
gnez aussi ce friand morceau;
laissez-moi d'abord m'en emp
& je verrai par la suite à vou
céder une part. Oh ça, il faut d
dresse pour réussir. Comme vous
un fin renard, qui savez l'art de

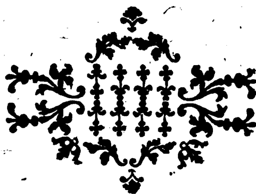
quer les poulettes, dirigez-moi par vos conseils. Il est important d'éloigner Jeannette de la Marquise; les leçons & l'exemple de sa protectrice, la rendraient trop rétive à la voix du plaisir. Quel moyen dois-je mettre en usage ? L'innocente créature ne consentira jamais à me suivre. Ah, si elle habitait quelque tems à Paris! .... Je n'imagine rien de mieux que de l'enlever; c'est un excellent moyen, aussi utile dans le monde, qu'à nos faiseurs de Romans. Il ne s'agit plus que de choisir le jour, l'heure & le lieu. C'est à vous à me diriger dans mon entreprise; & j'attens vos judicieux avis.

Le petit Marquis pourrait fortbien, à notre insçu, courtiser l'objet de nos desirs. S'il allait s'introduire dans la place avant que nous en ayons même fait les approches, le trait serait mortifiant; je vous prie

d'y veiller, comme une sentinelle alerte. Il est vrai que pour éventer sourdement ses mines, je lui écrivis, il y a bien une quinzaine de jours, de me faire son confident, s'il devenait amoureux de la belle Jeannette.

Le Comte de C * * *.

De Paris, le premier Juillet, 17..



LETTRE XII.

*Jeannette R***, à la Marquise de F***.*

MADAME,

Vous m'avez permis d'avoir l'honneur de vous écrire : cette nouvelle preuve de vos bontés met le comble à tout ce que vous avez daigné faire pour moi. Je me ferais empressée à profiter d'une permission qui m'est si agréable; mais j'ai craint de vous détourner un seul instant des soins qu'exige la maladie d'une respectable amie. Je n'ai plus cette appréhension, actuellement que je sais, par le rapport de Louis (*), qui

(*) C'était sans doute un des gens de la Marquise.

vient d'arriver, qu'elle se porte beaucoup mieux; & je prends la plume pour vous dire, Madame, combien il nous tarde à tous de vous revoir au Château. O si vous saviez combien nous sommes tristes depuis que vous n'êtes plus ici! Chacun se demande des nouvelles de sa bonne maîtresse; & nous ne manquons pas à la prière du soir, que nous faisons toujours en commun, comme si vous étiez présente, de conjurer le Ciel qu'il lui plaîse de vous ramener bien-tôt. Plus de danse le Dimanche après dîner; on va se promener dans l'allée qui mène sur la route de Paris; & l'on se dit: c'est par ici qu'elle reviendra; ô quand verrons-nous ce jour heureux. Pour moi, j'ose vous assurer, Madame, que je ne suis pas la dernière à former des vœux pour votre retour. Eh! qui plus que moi a ressenti les effets de votre

humanité, & vous doit par conſéquent, plus de reconnaiſſance? Il faudrait que je fuſſe bien ingrate ſi j'oubliais jamais vos bontés à mon égard. Elles ſeront toujours gravées dans mon cœur, ainſi que vos leçons de ſageſſe; & pour me rendre digne de ma protectrice, je pratiquerai ſans ceſſe mes devoirs de Religion, & les exemples de vertu qu'elle m'a mis ſous les yeux. En vain on chercherait à m'en détourner; en vain, par les offres les plus ſéduiſantes, on oſerait eſſayer. . . . . . Mais ſi je fais le bien, je dois le taire & nullement m'en prévaloir: tous mes efforts ſeront de vous imiter, Madame: quand vous ſecourez l'infortune, elle ſeule apprend vos bienfaits; & ſouvent vous lui cachez la main généreuſe qui eſſuye ſes larmes.

Je suis avec un profond respect & une éternelle reconnaissance,

MADAME,

Votre très-humble & trè obéissante servante,

JEANNETTE R***.

*Du Château de F***, le 30 Jui. 17....*



LETTR

LETTRE XIII.

*Le Précepteur, au Comte de C***.*

Vous me raillez, Monsieur le Comte, d'une manière un peu vive. Vous avez raison ; je suis à votre merci ; & la générosité dont vous vous piquez, ne brille, sans doute, que dans vos actions, & jamais dans vos discours. C'est une singularité dans votre caractère, qui vous rend bien différent du commun des hommes. Il me semble que si vous vous proposez d'agir noblement avec moi, vous devriez commencer par me traiter avec quelques égards : le procédé serait bien plus beau. Eh ! quoi, Monsieur le Comte, vous qui vivez dans le monde, & dans la meilleure

compagnie encore, ne ſavez-vous pas que la fauſſeté, qu'on appelle *politeſſe*, *égard*, *attention*, preſcrit à chacun des membres de la ſociété, d'être fourbe & diſſimulé ? Pour moi, qui ai long-tems habité dans la Capitale; où j'ai eu des élèves d'un rang diſtingué, je ſuis imbu de ces ſages maximes; & je vous prouverai, peut-être un jour, que j'excelle à les mettre en pratique.

La plupart de vos plaiſanteries & de vos ſarcaſmes, tombent d'ailleurs à faux, en ce que vous les appuyez ſur mon humeur libertine, qui, ſelon vous, me rend indigne d'être l'inſtituteur de la Jeuneſſe. Mais ne vous êtes-vous pas trouvé quelquefois dans un moment de raiſon? N'avez-vous pas ſenti qu'il eſt un tems pour tout? On conſacre une partie du jour à des occupations ſérieuſes, & l'autre aux douceurs de la volup-

té. Tel Magistrat galant, remplit fidèlement ses augustes fonctions, & ce n'est qu'après s'en être acquitté, qu'il vôle aux pieds d'une jolie femme. Le héros qui paraît s'endormir dans le sein des amours, n'en est pas moins attentif à la voix de la gloire; on le voit s'arracher des bras d'une maitresse, & courir le premier au champ de l'honneur. Voilà mes exemples & mes modèles. Quand j'instruits mon élève, je ne suis qu'un rigide instituteur: l'heure de la leçon est-elle passée, suis-je auprès d'une Belle, sensible à mon hommage; mon front se déride, je redeviens un aimable partisan d'Epicure.

Vous auriez encore dû, Monsieur le Comte, faire attention que je ne suis pas tout-à-fait un indigne tartuffe. L'habit que je porte ne me donne point de caractère décidé; je m'en

suis revêtu parce que l'usage autorise à le prendre, sans exiger la pratique d'aucune vertu, & parce qu'il désigne seulement un être bisarre, flottant entre la vie mondaine & l'état le plus respectable.

Si cette longue apologie de ma personne vous paraissait ridicule, songez que ce sont vos injustes sarcasmes qui me l'ont arrachée. Je me défends sans humeur, sans colère, & moins pour me justifier, que pour vous rendre une autrefois plus modéré dans vos plaisanteries. La preuve qu'elles ne m'ont point affecté, c'est que je veux bien continuer d'être votre confident & votre conseiller, & faire cause commune avec vous, puisqu'enfin nous poursuivons le même objet.

Vous formez des desseins qui renverseraient toutes nos espérances. O ciel, Monsieur le Comte, un enlève-

ment! Eh, vous feriez de Jeannette une héroïne de vertu! Se croyant perſécutée à cauſe de ſa rare ſageſſe, elle s'affermirait encore davantage dans ſes principes de morale; le fanatiſme s'en mêlerait, &, au-lieu de faire, de cette jolie perſonne, une beauté douce & complaiſante, zélée à contribuer aux plaiſirs de la ſociété, vous la métamorphoſeriez en une veſtale enthouſiaſte & cruelle. Laiſſez donc là vos projets d'enlèvement; ils ne peuvent figurer, tout-au-plus, que dans des hiſtoires romaneſques. Ce n'eſt point la violence & la précipitation qui déſarment une Beauté trop fière; il faut s'inſinuer avec douceur dans ſon eſprit, & employer tous les moyens de lui plaire, ſoit en la flattant, ſoit en ſe montrant extrêmement paſſionné: enfin, on doit recourir à tous les lieux communs de la galanterie. C'eſt par cette

voie riante & semée de fleurs, qu'on attendrit par degrés le cœur de la plus rebelle. Il est encore un autre moyen de parvenir au comble de ses vœux ; c'est de prendre patience & de laisser agir le tems. Je crois vous avoir dit dans ma dernière Lettre, que lorsqu'on a la fatalité d'être amoureux ou de vouloir tout obtenir, c'est la même chose, d'un jeune objet qui n'a point éprouvé la force des passions, on est exposé à trouver une résistance opiniâtre, si l'on n'a la constance d'attendre que ces passions se soient développées en lui. Oui, le printems de l'âge humanisera la farouche Jeannette, en faisant bouillonner son sang ; c'est alors que nous verrons disparaître & ses préjugés & son bégueulisme.

Tel est mon avis ; ce sera aussi le vôtre, si vous avez autant étudié la Nature que les usages du monde.

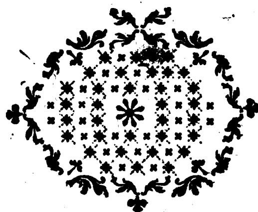
Vous n'avez point à redouter la rivalité de mon élève ; il n'a fait aucune attention aux charmes de Mademoiselle Jeannette ; à dix-sept ans il ignore ce pouvoir impérieux que les femmes exercent sur nos cœurs, pour nous consoler des peines de la vie : cette ignorance dans le Marquis, n'est-elle pas une preuve de mon extrême attention à diriger mes élèves ? Il est vrai que le fripon ne m'a point montré la Lettre que vous lui avez écrite ; mais c'est par excès de retenue & de timidité.

Un rival qui serait peut-être plus dangereux, est M. de Fontenor, ce riche Financier ; mais, depuis quelque tems, il ne vient plus au Château, & je ne sais pourquoi. Quand il y viendrait avec tout son or, & gros comme lui de diamans, soyez bien sûr qu'il serait dédaigné par

l'insensible Jeannette : quelques mots échappés à Goton, m'ont même fait entrevoir que cette fille inconcevable, a rejetté avec mépris certaines offres de sa part, & lui a prouvé qu'un Financier peut trouver des cruelles. Allez, dormez tranquile ; la place que nous assiégeons, n'est pas prête de si-tôt à capituler.

L'Abbé T * * *.

*Du Château de F * * *, le 5 Juillet*, 17....



LETTRE XIV.

*Goton Michu, à la Marquise de F***.*

MADAME,

CELLE-CI eſt pour avoir l'honneur de vous dire que tout le monde ſe porte bien au Château, excepté le cœur de M. l'Abbé, qui paraît très-malade. Vous ne m'entendez peut-être pas; je vais m'expliquer mieux. Si j'oſe vous l'avouer, Madame; je ſoupçonne que M. le Précepteur eſt amoureux de Mademoiſelle Jeannette. Depuis que M. de Fontenor m'a trompée avec toutes ſes belles politeſſes, je ſuis devenue plus défiante que de coutume; je crois, Dieu me pardonne, que je douterais actuellement de la ſageſſe

de mon père, ſi le pauvre homme vivait encore. Je regarde, j'examine, j'épie tout le monde; je ſuſpecte tout ce qui s'approche de cette belle enfant, que vous aimez tant, que vous m'avez tant recommandée, & que je chéris comme ſi elle était ma fille. Mes obſervations, qui ſeraient peut-être un mal ſans ce qui s'eſt paſſé, m'ont fait découvrir que M. le Précepteur regarde ſouvent Mademoiſelle à la dérobée, qu'il fait même quelquefois de gros ſoupirs, & qu'il a pour elle tout plein d'égards & d'attentions. Hier encore il ſe leva de table pour lui donner à boire; & aujourd'hui, cette après dîné, à la promenade, il a manqué ſe caſſer le cou, afin de lui cueillir une poire qu'elle deſirait avoir. Vous ſavez, ma bonne Maîtreſſe, que le démon eſt bien malin; peut-être ſe ſert-il de la beauté de Mademoiſelle Jeannette,

pour perdre un homme aussi pieux que Monsieur notre Précepteur.

Avant de vous dire toutes ces choses, je me suis bien assurée de la vérité. Mon Dieu, que je serais fâchée de mentir ! Non, je ne parlerais pas contre ma conscience, quand on m'offrirait un Royaume. Et puis, depuis vingt ans que j'ai le bonheur d'être à votre service, j'ai eu le tems d'apprendre que vous haïssez, avec raison, les faux rapports, & que vous ne voulez pas même qu'on publie le mal dont on est sûr. Mais j'ai cru devoir vous informer de ceci, afin de vous prouver de plus en plus mon zèle, & afin que votre prudence ordinaire avise au remède qu'elle croira convenable d'apporter.

GOTON.

Du Château de F * *, le 2 Juillet, 17...*

LETTRE XV.

*Le Comte de C * * *, au Précepteur.*

OUI, vous avez beau dire, mon pauvre Abbé, ma dernière Lettre vous a donné de l'humeur. J'en ſuis fâché; je n'ai voulu que vous prouver ma pénétration; mais voilà ce que c'eſt d'avoir trop d'amour-propre ! Vous m'en puniſſez en me traitant comme un enfant, qui a beſoin de recevoir des leçons; je crois même que vous me moraliſez. Je vous pardonne vos ſermons & vos préceptes, parce que je les ai trouvés très-raiſonnables. J'approuve ſurtout votre galante méthode pour attendrir inſenſiblement une Belle. Comment, mon cher ! vous parlez

comme le plus habile Docteur de Cythère. Je veux quelque jour fonder, en votre faveur, une Chaire *en amour*; le Professeur expliquera l'art des attaques, des défenses & des capitulations. Que vous diriez de belles choses sur des matières aussi intéressantes, & dont il est encore plus nécessaire d'être instruit, que des batailles d'Alexandre ou de César. En attendant cet utile établissement, continuez de nous faire part, en secret, de vos agréables & savantes observations; soyez le galant précepteur d'un petit nombre d'amis choisis. Vous me verrez, toujours docile, comme actuellement, mettre à profit vos judicieux conseils.... Mais, que dis-je! il ne m'est guères possible de les suivre. Cent lieues au moins me séparent de la cruelle Jeannette; dans un tel éloignement, quels tendres égards, quelles complai-

ſances adroites puis-je avoir pour elle ? Lui enverrai-je des préſens ; lui écrirai-je des Lettres paſſionnées & ſoumiſes ? Ce ſerait vouloir effaroucher ſa vertu, & m'expoſer à paſſer pour un ſuborneur, tout en m'efforçant à jouer le rôle d'un véritable amant. J'enrage ! il faut que je prenne patience juſqu'à ce que ma mère ſoit rétablie ; alors j'irai faire uſage de vos préceptes, ſoupirer, comme défunt Céladon, de pitoyable mémoire, me contenter d'un regard, oſer à peine baiſer le bout d'un doigt. Ce manège ridicule, & pourtant néceſſaire, va m'emporter un tems conſidérable, huit jours, un mois, ... que ſai-je! .... Eh! pourquoi auſſi vais-je m'aviſer de former des deſirs pour une petite perſonne remplie de préjugés, tandis que tant de femmes jolies & complaiſantes ne demandent pas mieux...... C'e

pour me punir de mon penchant à l'amour. Maudit ſoit le goût des plaiſirs! à force de vouloir le ſatisfaire, on rencontre quelquefois dans ſon chemin une Lucrèce, une veſtale; & quelle eſt alors la honte & la rage de mon libertin éconduit!

Il faut donc que je me condamne à me morfondre aux pieds de l'inſenſible objet de mes deſirs? ... Eh! que ſerait-ce ſi j'allais en devenir amoureux? ..... Ah! chaſſons cette horrible idée.

Quoique je me réſigne à me métamorphoſer en amant tranſi, je ne puis vôler tout de ſuite exécuter mon projet; une fatalité inconcevable me pourſuit; ma mère tombe malade, & je ſuis cloué à Verſailles ou à Paris.... Moi, temporiſer avec une conſtance inouie; moi, dont le ſang s'allume & le cœur bat avec violence, quand je

vois une Belle que j'efpère p(
der!.... Mais je fuis contraint
prendre patience, il le faut,
l'exige; un feul moment de préc
tation recule à l'infini mon bonh(
le renverfe peut-être pour jam
eh! fi quelques jours d'attente
caufent des peines fi cruelles,
ferait-ce donc fi je devais voir é(
ler des années entières!... Amc
donne-moi le courage dont j'ai
foin, ou fais circuler dans mon f
toutes les glaces du Nord!

Le Comte de C***

De Paris, le 10 *Juillet*, 17...



LETTRE XVI.

*Le même, au Marquis de F***.*

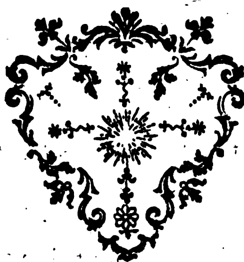
NE croyez pas le dire par modestie ; mon cher Marquis, vous êtes encore un enfant, vous tenez à des préjugés qui en sont la preuve, & dont vous rirez le premier avant qu'il soit peu. Il est cependant honteux à votre âge de ne point s'élever au-dessus de l'enfance. Que vous chérissiez Madame votre mère, à la bonne-heure, j'y consens ; mais que vous vouliez toujours dépendre d'elle, c'est d'un ridicule qui ne ressemble à rien. Vos idées sont encore très-gothiques, ou plutôt très-jeunes, au sujer de l'amour. Il me paraît que vous ignorez abso-

lument les douceurs de cette déli-
cieuse passion. Soyez bien sûr, Mar-
quis, qu'elle ne saurait être compa-
rée à tout ce qu'on éprouve de plus
agréable ; elle l'emporte un million
de fois sur le plaisir d'aimer ses
parens ; les charmes de l'amitié s'é-
vanouissent auprès d'elle...... Ma
il est impossible de décrire cet
véritable volupté de l'âme ; il fa
la ressentir, pour s'en former un
idée. Je ne puis concevoir que vo
ne la connaissiez point encore ; vo
jouïssez de la vie sans apprécier l
prix de l'existence ; vos sens son
plongés dans un sommeil léthargi-
que. Ah ! quand ils vont sortir
de cet engourdissement si triste,
quelles charmantes sensations vous
allez goûter ! Heureux l'objet dont
les regards porteront le trouble &
l'ivresse dans votre cœur ! Vous de-
vrez, peut-être, à la belle Jeannette

le comble de la félicité...... Mais quelle que ſoit l'aimable perſonne qui retirera vos ſens de leur profond ſommeil; hâtez-vous de me l'écrire, afin que je vous en félicite.

Le Comte de C * * *.

De Paris, le 8 *Juillet*, 17....



LETTRE XVII.

*Goton Michu, à la Marqui de F***.*

AH, ma bonne maitresse! je n m'étais malheureusement pas tron pée, dans mes soupçons au sujet c M. le Précepteur. Plût au Ciel qu j'eusse, à son égard, commis le p ché de former des jugemens tém raires sur mon prochain! Ma faute n serait pas du moins aussi grande qu la sienne. Voyez, Madame, s'il pe être excusable, après ce qui vient d se passer ici, & dont je vais avo l'honneur de vous rendre compt Mademoiselle Jeannette, s'étant se tie ce matin un peu incommodée a desiré de rester dans sa chambr Je m'occupais dans la mienne, q

est, comme vous ſavez, au-deſſus de celle de Mademoiſelle ; je m'occupais, dis-je, à préparer le linge de la maiſon, lorſque, inquiette de la ſanté de notre belle enfant, il m'a ſemblé entendre beaucoup de bruit chez elle ; je ſuis vîte deſcendue, & en entrant avec précipitation, j'ai vu M. l'Abbé à ſes genoux, ſi hors de lui, qu'il ne m'avait point entendue arriver : la chère fille était rouge comme du feu, & tâchait de retirer un côté de ſa robe, qu'il tenait fortement. Il s'eſt levé au cri que j'ai fait en l'appercevant, & s'eſt en allé, en me diſant qu'il jouait avec Mademoiſelle Jeannette. L'aimable perſonne, par bonté d'âme, n'a point voulu le démentir ; mais elle était vivement émue, & paraiſſait en colère, ſi toutefois ſon petit cœur peut ſe courroucer contre quelqu'un. Elle eſt venue dîner dans la

ſalle, quoique ne ſe portant pa
bien ; tout le monde a gardé
lence, excepté M. le Marqui
eſt toujours de la meilleure hı
du monde, & qui était encore
gai que de coutume : pour M.
bé, il avait l'air rêveur & e
raſſé, quoiqu'il s'efforçât de ſe
tre à ſon aiſe. Permettez-moi d
le dire, ma bonne Maîtreſſe, j
certaine qu'il n'eſt qu'un hyp
Et de tous les vices, j'ai oüi
M. notre Curé, que celui-là é
pire.

GOTO

*Du Château de F * * *, le 1
let, 17. . . .*



LETTRE XVIII.

*Jeannette R***, à la Marquise de F***.*

MADAME,

JE vous supplie de mettre le comble à vos bontés pour moi, en me permettant de me retirer dans un Couvent. On m'a dit que l'innocence & la vertu, étaient exposées dans le monde aux plus grands dangers; elles seules composent tout mon bien; & quand je posséderais des richesses immenses, je préférerais toujours la sagesse à leur éclat passager. Daignez donc, Madame, m'ouvrir un asyle assuré, où je puisse la conserver toute ma vie, sans craindre les piéges qu'on lui tendrait

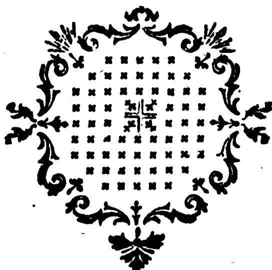
peut-être, & ſans que j'aie lieu de redouter d'être ſéduite par les illuſions du monde. Dans la paiſible retraite que je me choiſirai, je ne ceſſerai d'invoquer l'Etre ſuprême pour le bonheur de ma protectrice. Mon deſſein eſt de me conſacrer pour jamais au ſervice de la Religion. Les talens que vous m'avez fait acquérir, me tiendront lieu de la dot qu'on paye en prenant le voile. Je ſais la Muſique & le Deſſin ; je me rendrai utile aux Religieuſes, mes ſœurs & mes compagnes, en montrant ces deux Arts à leurs Penſionnaires. Si j'avais beſoin d'une petite ſomme pour faciliter mon admiſſion, j'oſe eſpérer, Madame, que je la trouverais dans votre piété & dans cette humanité dont je vous ai vu donner tant de marques.... — Mais que dis je! Ah! plutôt, ma reſpectable protectrice, détournez

de

de moi vos bienfaits, dont je n'ai que trop joüi depuis long tems; ne touchez plus en ma faveur à ces sommes que vous destinez aux pauvres; laissez-moi vivre dans un état conforme à ma naissance: je serai trop heureuse d'être Sœur-Converse.

JEANNETTE R***.

*Du Château de F***, le 11 Juillet, 17....*



LETTRE XIX.

*Le Comte de C***, a u Précepteur.*

QUOI! vous gardez le silence, vous ne m'écrivez pas Lettre sur Lettre, pour m'informer d'un pieux projet, qui, s'il avait son exécution, détruirait nos espérances, & nous laisserait avec la honte de n'avoir pas réussi. Est-ce que vous ignorez le dessein bisarre & fanatique de celle qui trouble notre repos? Eh bien, je vais donc vous l'apprendre; & malgré l'humeur noire qui me domine dans ce moment-ci, je ne puis m'empêcher d'observer qu'il est fort plaisant que je vous mande de Paris, ce qui se passe dans le Château où vous êtes. . . . . . . Mais trève de

réflexions, je me hâte d'en venir au fait..... le fait!... Serait-il possible qu'il fût véritable?.... Apprenez que la cruelle Jeannette, enthousiasmée, sans doute, de sa vertu, & croyant le monde peu digne de la posséder, est résolue de se faire Religieuse. C'est ce qu'elle écrit à la Marquise, en lui demandant son agrément; & cette Dame vient d'en informer ma mère, qui en est enchantée. Selon toute apparence, la petite personne a quelques sujets de chagrin. Il faudrait, Monsieur l'Abbé, tâcher de lire dans son cœur, & mériter sa confiance. C'est peut-être pour me fuir qu'elle veut se renfermer dans un Couvent..... Mais je jure que je l'empêcherai de réussir... Quoi! cette charmante créature aurait attiré les regards de Comte de C***; & pourrait se vanter de lui être échappée. Non, je la forcerai de

m'aimer, & elle sera une des nouvelles victimes de mes passions. Malédiction sur moi, si je ne l'enchaîne bien-tôt à mon char, autant pour contempler à mon aîse ses jeunes appas, que pour jouïr malignement de mon triomphe & de son déshonneur. Je veux que son beau projet de prendre le voile, serve même à mes desseins & à sa perte..... Je roule dans ma tête une excellente idée ; je la laisse mûrir jusqu'à ce que l'occasion se présente...... Je l'entrevois déja cette heureuse circonstance...... Ma mère se porte mieux, elle est hors de danger, elle admire la vertu de Jeannette...... Cela suffit, je n'en dirai pas davantage. Encore une fois, mon cher Abbé, tâchez de gagner sa confiance, & songez que nos intérêts sont communs.

Le Comte de C***.

De Versailles, le 16 Juillet, 17.

LETTRE XX.

*La Marquise de F***, à sa Femme de charge.*

Tout ce que vous me mandez, ma chère Goton, sur le compte du Précepteur, m'étonne & me pénètre de chagrin. Depuis neuf ans que Madame la Comtesse de C***, mon amie, me le recommanda & qu'il est chez moi, je l'ai toujours vu remplir exactement les devoirs que la Religion & la probité nous imposent; il est vrai que son air sérieux & contrit me surprenaient beaucoup dans un jeune homme, & que j'aurais mieux aimé qu'il eût été moins sévère dans ses mœurs. Enfin, j'étais parvenue à le croire favorisé d'une grace particulière du Ciel. Ce que

vous m'apprenez me découvre mon erreur, ou m'annonce que cet homme, peut être vertueux, a ſuccombé ſous les paſſions qui tyranniſent nos âmes. Cependant, bonne Goton, gardez-vous de dire à perſonne ce que vous ſavez des faibleſſes du Précepteur : la charité ne veut pas que nous publiions les fautes de notre prochain. J'ajouterai encore que la fragilité humaine rend, en quelque ſorte, l'Abbé excuſable. Quel eſt l'homme qui peut ſe flatter d'avoir un cœur pur ! Vous voyez-bien, Goton, que je parle auſſi des perſonnes de notre ſexe, toujours expoſées aux dangers de la ſéduction ?.... Hélas ! on perd ſouvent, dans un ſeul inſtant, le fruit de pluſieurs années de ſageſſe. Loin de blâmer hautement & mépriſer les triſtes victimes de la faibleſſe humaine, on doit les plaindre, & tâcher, par une indulgence conſo-

lante, de les ramener vers la Vertu, dont ils ſe ſont écartés.

D'ailleurs, le Précepteur de mon fils lui conſacre ſes ſoins depuis neuf ans; il a fini d'inſtruire ſon élève dans les Langues anciennes, dans la Géographie & l'Hiſtoire : lorſqu'il eſt à la veille de recueillir le fruit de ſes peines, le chaſſerai-je avec ignominie, & le priverai-je d'une récompenſe qui lui eſt due, parce qu'il a fait une faute d'un moment? Serait-il poſſible qu'il exiſtât des gens capables de ſaiſir une circonſtance pareille, pour ravir à un malheureux le produit de ſon labeur! .... Ah! loin de moi une telle barbarie. Eh! que ſais-je ſi ma ſévérité déplacée ne réduirait pas au déſeſpoir cet homme que je voudrais punir, & ne le rendrait toute ſa vie vicieux & méchant, au lieu de faible qu'il a été un inſtant.

La bonne Goton eſt peut-être ſur-tout ſcandaliſée d'avoir trouvé un Abbé, dont les mœurs ceſſent d'être irréprochables. Mais qu'elle faſſe attention que le Précepteur a ſeulement pris l'extérieur d'un état reſpectable, & que ſon habit n'eſt en lui qu'une vaine parure. Si tant de gens en France ſemblent prophaner cet habit, on doit le reprocher à nos uſages, qui permettent à toutes ſortes de perſonnes de s'en revêtir.

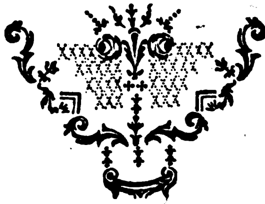
Ainſi, Goton, c'eſt moins comme votre maîtreſſe, que comme quelqu'un qui croit vous avoir prouvé une vérité inconteſtable, que je vous dis, plaignez l'Abbé T***, de n'avoir pu réſiſter à ſes paſſions, & cachez ſoigneuſement ſa faibleſſe.

Madame la Comteſſe de C***, ſe rétablit de jour en jour; je n'éprouve plus d'allarmes pour la ſanté de mon amie; & la tranquilité qui

m'eſt rendue, me permet enfin de vous écrire. Je n'ai point d'inquiétude au ſujet de mes affaires domeſtiques, ſur leſquelles je ne puis avoir l'œil; je connais votre zèle & votre attachement; auſſi vous ai-je confié le ſoin de tout conduire pendant mon abſence.

La Marquiſe de F * * *.

De Verſailles, le 15 Juillet, 17..



LETTRE XXI.

*La même, à Jeannette R***.*

EH quoi, ma chère enfant, tu voudrais me quitter! Eſt-ce donc là le prix que tu réſervais à mes ſoins? Qui peut t'inſpirer une idée auſſi cruelle? Ceſſerais-tu de m'aimer, ou bien craindrais-tu que mon amitié pour toi ne ſe refroidiſſe quelque jour? Tu lirais bien mal dans mon cœur! Va, ma Jeannette, va ma fille, jamais, jamais les ſentimens que j'ai pour toi ne s'éteindront; tu ſeras toujours mon amie & mon enfant. Tu as peut-être du chagrin, & tu n'oſes me le découvrir. Sois moins injuſte, dépoſe dans mon ſein le ſujet de ta douleur...... Dis-moi tout ce qui te fait de la peine. Serais-tu

capable de cacher quelque chose à ta mère?.... Mais je le sais ce qui t'afflige, & je t'estime davantage de me l'avoir dissimulé : tu as craint de compromettre l'homme coupable que tu voulais fuir. Ce trait de prudence & de bonté, achève de me donner la plus grande idée de ton caractère. Oui, mon enfant, la femme qui se plaint le plus haut des attaques d'un suborneur, est moins sage que celle qui a la délicatesse de les taire, & qui prend en secret des mesures pour éloigner la séduction. Tu as bien raison d'être indignée contre celui qui parut douter de ta vertu, & qui te sacrifia la sienne. Mais il a pu revenir d'un moment d'erreur, ou la honte opérera dans lui le même effet que le repentir. Terrassé par l'empire que la sagesse a sur le vice, il rougira en levant les yeux jusqu'à toi; il ne pourra même soutenir tes

regards. Les hommes ſont forcés de rendre hommage à la pudeur; & ſois certaine qu'il en eſt dans le monde qui ſavent la reſpecter.

Pourquoi donc irais-tu vivre loin de nous? Pourquoi formes-tu le deſſein de t'enſevelir dans une retraite..... Que dis je, une retraite! Ah! c'eſt un tombeau où tu deſires de te plonger toute vivante.... O ma fille! frémis en connaiſſant l'horreur du précipice où tu courais. Tu prends un mouvement paſſager de dévotion pour une piété ſolide & réfléchie; & dans l'âge de l'illuſion, croyant trouver pour toujours la paix & l'innocence, t'ignorant toi-même, tu te renfermes dans un aſyle impénétrable. Mais tes yeux ſe deſſillent bientôt, une triſte lumière vient te frapper; tes ſens éprouvent un trouble involontaire; tu ſoupires alors pour un monde que tu quittas trop

gèrement, & que ton imagination enflammée te peint avec autant de charmes qu'elle en prêtait autrefois à ces saintes prisons qui te semblaient consacrées à recéler toutes les vertus. Mais que tu les trouves différentes de la pieuse idée qu'on s'en forme ! Tes compagnes, ne sont pour la plupart que des victimes gémissantes de la crédulité d'un âge tendre, ou de la tyrannie de leurs parens; agitées, déchirées par les passions que la Nature inspire à tous les êtres, d'autant plus terribles, qu'elles sont concentrées, elles languissent & se sèchent comme les fleurs exposées à un soleil brûlant; la pâleur dont leur front est couvert, est moins due à leur abstinence, qu'à la mort cruelle & progressive qui les mine chaque jour. Tu frémis à ce spectacle affreux; & ressentant au fond du cœur les mêmes passions, les mêmes regrets, tu cherches à bri-

ſer tes chaînes....... Mais il n'eſt plus tems, des grilles éternelles te ſéparent de la ſociété ; en vain tu implores l'Humanité & les Loix, elles ſont ſourdes à tes cris, & te regardant comme morte dès l'inſtant que tu prononças des vœux téméraires, elles t'ont abandonnée pour jamais; la ſeule conſolation qui te reſte, c'eſt de ſouffrir, c'eſt de gémir en ſilence, & d'aller tous les jours arroſer de tes larmes, le cercueil où doit repoſer ta cendre.

Après ce tableau frappant, & qui n'eſt que trop vrai, pourras-tu perſiſter à vouloir prendre le voile ? Non, ma chère fille, tu ſuivras les conſeils d'une amie & d'une mère. Je te dirai bien plus, le ſacrifice de ta liberté & de tout ton être, a beaucoup moins de mérite aux yeux des hommes & de Dieu, que la vie régulière que tu ménerais dans le mon-

de ; & c'eſt une vérité qui ne frappe guère dans l'excès paſſager d'un ſaint zèle. Ecoute-moi, mon enfant. Réſiſter à la tentation lorſqu'on eſt environné de piéges & d'occaſions de ſuccomber, n'eſt-ce pas remporter un triomphe plus beau que celui qu'on obtient ſur ſoi-même dans les Cloîtres, où il n'eſt aucun objet qui puiſſe émouvoir les ſens, & procurer les moyens de pécher ? D'ailleurs, ſi tu te ſens diſpoſée à toujours aimer la ſageſſe, à pratiquer les devoirs que la Religion preſcrit, pourquoi priver le monde d'un exemple qui peut l'édifier ? Eh ! que lui ſerviraient des vertus reléguées loin de lui ? C'eſt pour contribuer au bonheur de la ſociété, que ſont nés tous les êtres ; ceux qui la fuient, manquent ſouvent au vœu de la Nature, & ſont ingrats envers la Patrie. Ah ! crois moi, une mère de famille, épouſe tendre, compagne

fidèle, partageant les peines de ſon mari, le ſoulageant dans ſon travail, élevant ſes enfans avec douceur, & béniſſant le ciel du ſort qu'elle éprouve, eſt bien plus utile à l'Etat, & donne un exemple bien plus édifiant, que toutes ces vierges farouches & auſtères, qui ſe contentent de prier Dieu, & de l'implorer pour un monde qu'elles ont abandonné.

Conſultes-toi, mon enfant, & ſi, malgré tout ce que je viens de te dire, tu perſiſtes dans ton premier deſſein, je ne m'y oppoſe plus; ta vocation peut te conduire à un bonheur ſolide, ſi elle eſt l'ouvrage d'une piété véritable, & non d'une jeuneſſe inconſidérée. Compte toujours ſur ma tendre amitié, quelque parti que tu prennes. Je te tiens lieu de mère; j'en remplirai tous les devoirs. Adieu, ma

chère fille, je t'embrasse de tout mon cœur.

La Marquise de F * * *.

De Versailles, le 16 Juillet, 17...

LETTRE XXII.

*Goton Michu, à Madame la Marquise de F * * *.*

MADAME,

MON Dieu! mon Dieu! le malheureux évènement que j'ai à vous mander...... Je suis encore toute épouvantée, toute tremblante..... Je ne sais comment je ne suis pas morte. Sans doute que le zèle pour ma bonne Maîtresse m'a soutenu.... Ah! Madame, le feu.... Mais on

a remédié promptement. . . . . . Il a pris à l'aîle gauche du Château, précisément auprès de l'endroit où nous couchons tous; & l'on ignore par quel accident il a été mis. Je commençais à m'endormir, quand une forte odeur de brûlé, jointe à une épaisse fumée, m'a réveillée en sursaut; j'ai vîte sauté en bas de mon lit, je me suis habillée à la hâte, j'ai ouvert la porte de ma chambre, & j'ai vu de la flamme..... Oui, tout l'escalier dérobé était en feu. Mes cris se sont mêlés aussi-tôt à ceux de vos gens, qui étaient déja sur pied; chacun s'est efforcé d'arrêter les progrès de l'incendie; & à la pointe du jour, tout était éteint, dont grace soit rendue à Dieu. Il n'y a d'endommagé que l'escalier dérobé & votre cabinet de toilette. J'aurais voulu, Madame, que vous

eussiez été témoin de l'ardeur avec laquelle nous avons travaillé, après être remis de notre frayeur ; M. le Précepteur, M. le Marquis, & Mademoiselle Jeannette même, apportaient de l'eau..... A propos de cette chère enfant, la fumée l'aurait peut-être étouffée, si M. le Marquis, au premier bruit qu'il a entendu, voyant que le feu était près de la chambre de Mademoiselle, & qu'elle n'osait sortir, ne s'était élancé au milieu de la flamme, ne l'avait prise dans ses bras, & portée jusqu'en bas dans la salle. Depuis cette action, Monsieur votre fils est devenu tout rêveur & mélancolique. Je ne puis concevoir le sujet de son chagrin. Au lieu d'être triste, il devrait avoir beaucoup de satisfaction, puisqu'il a eu le bonheur de sauver d'un grand péril une personne qu'il regarde comme sa sœur, & que vous aimez comme vo-

tre fille. Mais il eſt peut-être encore frappé de l'effroi que lui a cauſé l'incendie ; il faut eſpérer qu'il reprendra bientôt ſa gaîté naturelle.

L'accident qui vient de nous arriver, s'eſt répandu dès le matin dans tous les environs ; les perſonnes de votre connaiſſance, accourent s'informer des ſuites qu'il a eu ; celles qui ne peuvent venir, envoyent quelqu'un de leur part : le Château n'a pas déſempli de toute la journée. M. de Fontenor, qui eſt actuellement dans ſa terre, n'a point été le dernier à témoigner ſon inquiétude ; il s'eſt rendu lui même ici ; Mademoiſelle ayant apperçu de loin ſon carroſſe, a vîte été ſe cacher dans ſa chambre ; il m'a demandé de ſes nouvelles avec un intérêt qui m'aurait touchée, ſi je ne ſavais quelles ſont ſes vues.

Une viſite qui nous a fait beaucoup de plaiſir, eſt celle de la ſœur de Mademoiſelle Jeannette, qui eſt promptement accourue avec la bonne Fermière dont elle eſt ſi chérie. Ces deux aimables enfans ſe ſont embraſſées en pleurant, tant elles étaient émues, & puis elles ſe ſont miſes à rire comme de petites folles. Louiſe commence à grandir, & promet d'être fort jolie ; elle a ſur-tout un air de candeur & d'innocence qui fait plaiſir à voir. Elle a dîné au Château avec ſa mère, c'eſt-à-dire, avec l'honnête Payſanne qui s'eſt chargée du ſoin de l'élever ; & elles ne ſe ſont en allées, qu'un peu avant la nuit.

Soyez tranquile, ma bonne Maîtreſſe, l'accident n'a preſque point cauſé de dommages ; j'eſpère, s'il plaît à Dieu, qu'à votre retour le mal ſera réparé. Il n'y a que la triſteſſe de

M. le Marquis qui me fait de la peine, & à laquelle je ne comprends rien.

GOTON.

*Du Château de F***, le 14 Juillet, à onze heures du soir.*

LETTRE XXIII.

*L'Abbé T***, au Comte de C***.*

Vous avez sûrement appris, Monsieur le Comte, la belle peur qu'ont eu les paisibles habitans du Château de F***; pour moi, je n'en ai point eu ma part. Aguerri contre tout ce qui peut arriver dans ce monde, j'ai crié le premier au feu, & je volais à la chambre de notre cruelle Jeannette, afin de la délivrer du danger.... Je me flattais que son

trouble, ſon effroi..... le déſordre qui régnait dans la maiſon..... les ombres de la nuit.... Je pourrais, me diſais-je, l'emporter au fonds du jardin..... Je formais, comme vous voyez, les plùs agréables projets.... Mais le diable les a détruits...... J'entends marcher derrière moi, je me retourne, & j'apperçois le jeune Marquis, qui me devance & ſe précipite chez Jeannette, qu'il emporte mourante & demi-nue. Repréſentez-vous ma rage d'avoir manqué la meilleure occaſion..... Mais cette créature eſt protégée par quelque puiſſance céleſte; je crains bien que nous ne puiſſions la ſoumettre: ſa vertu eſt même à l'épreuve du feu.

Vous ſerez peut-être étonné, Monſieur, & de mon courage & de la ſingularité de mes projets dans une circonſtance où la frayeur devait

l'emporter ſur mon amour; mai
prenez que rien au monde n'eſ
pable de m'épouvanter, & qu
ſuis digne d'exécuter les entrep
les plus hardies. J'ai été ſoldat
dant quelques années, s'il faut
le dire. A vingt ans, après avoi
ma Philoſophie, je m'enrôlai
un Régiment de Dragons; me
marades me montrèrent à tire
armes; je profitai tellement de l
leçons, qu'au bout de ſix mois c
prentiſſage, je tuai deux de mes
tres. J'aurais pu m'accoutumer à c
vie turbulente & meurtrière;
les eſpiégleries qu'il me fallait
pour me procurer de l'argent,
plurent à mes Officiers, autant
mon humeur querelleuſe. Ils s'
sèrent un jour, en me retirant
cachot, où je ſéjournais aſſez
vent, de me chaſſer du Régin

l

pour une bagatelle. Je revins dans le giron de ma famille, qui me reçut comme l'enfant prodigue. J'affectai beaucoup de répentance; & afin d'en donner des preuves, je me rendis aux inſtances de mon bon-homme de père, je m'affublai de la ſoutanne & du petit-collet. Il ſe propoſait de faire de moi un digne Prêtre; j'en décidai autrement; me ſentant un ſingulier goût pour les plaiſirs, je n'oſai, je ne ſais pourquoi, embraſſer tout-à-fait cet état, & me contentai d'en avoir l'apparence. Je vins à Paris pour y jouer le rôle de Précepteur, & j'eus le bonheur d'y être chargé d'achever l'éducation de deux jeunes Seigneurs, que je perfectionnai ſi bien, que la famille m'a fait douze-cents livres de rente viagère. Dans ces circonſtances, j'eus l'honneur d'être connu de Madame la

Comteſſe, votre mère, qui ne manqua pas d'être la duppe de mon air hypocrite, & me donna pour élève, le Marquis de F***, actuellement en état de ſe paſſer de mes ſoins. Ainſi, à trente-quatre ans, je me ſuis fait un ſort honnête; je ne dois plus ſonger qu'à mener une vie délicieuſe. L'excellent métier que celui de Précepteur, ſur-tout quand on ne s'en acquitte point d'une manière vulgaire!...

Ma foi, ſans y penſer, je vous ai conté l'hiſtoire de ma vie: je vous en fais mon compliment; car vous êtes le ſeul qui en ſachiez les principales anecdotes. Vous voyez que je ſuis un brave, & que dans l'occaſion je peux payer de ma perſonne. Vous ne doutez pas non-plus que je ne ſois très-à-même de rendre la belle Jeannette plus traitable, & pour

mon profit & pour le vôtre. Le succès couronnera mes efforts, je le jure ; car je n'épargnerai ni mes talens, ni mon audace.

L'Abbé T***.

*Du Château de F***, le 19 Juillet, 17....*

LETTRE XXIV.

*Goton Michu, à la Marquise de F***.*

MADAME,

VOTRE chère fille vient de recevoir une Lettre sans signature; & comme j'imagine que vous n'aurez pas de peine à reconnaître la personne qui peut l'avoir écrite, j'ai

l'honneur de vous l'envoyer; vous la trouverez ci-incluse. Elle a été apportée par une espèce de paysan, qui, l'ayant remise à Mademoiselle, s'est retiré tout de suite. Nous pensâmes qu'elle était de Mademoiselle Louise; & l'aimable fille l'ouvrit dans cette persuasion. Elle n'en eut pas plutôt lu deux lignes, qu'elle voulut la déchirer; je la lui ai prise des mains, en l'assurant que j'allais la brûler. J'espère, Madame, que vous approuverez l'usage que j'en fais en vous l'envoyant. Si je vous la fais tenir, c'est moins pour médire du prochain, que pour vous donner une nouvelle preuve de la sagesse de Mademoiselle Jeannette.

M. le Marquis devient plus triste de jour en jour; je l'ai même surpris hier à pleurer. Je ne sais ce que signifie son chagrin: peut-être s'afflige-t-il d'être si long-tems séparé

de sa bonne mère : en ce cas, cela montrerait son excellent naturel.

M. l'Abbé ne s'est point encore apperçu d'aucun changement dans l'humeur de mon jeune Maître ; car il ne lui en dit rien, & nous en aurait du moins témoigné son inquiétude. Je trouve qu'il se comporte actuellement comme un honnête Précepteur ; il ne lève presque plus les yeux de dessus la terre. Est-ce qu'il serait changé ? Dieu le veuille.

GOTON.

*Du Château de F***, le 17 Juillet, 17...*



LETTRE XXV.

*Un anonyme (*), à Jeannette R***.*

MADEMOISELLE,

L'HOMME le plus tendre & le plus passionné, s'exprime souvent avec le moins de chaleur, lorsqu'il est auprès de l'objet de sa tendresse; il oublie même la moitié de ce qu'il se proposait de dire: son âme trop vivement agitée par l'amour, ne peut que sentir lorsqu'il faut s'énoncer. De-là naissent le trouble & l'embarras de la plupart des véritables amans. Comme je vous aime avec toute la sincérité possible, il serait

(*) Le Lecteur intelligent n'aura point de peine à le deviner.

tout naturel que je fusse dans le cas de vous tenir des discours peu suivis, ou d'omettre les choses importantes dont je voudrais vous entretenir. D'ailleurs, quand je serais assez maître de moi-même pour vous bien peindre mes sentimens, vous êtes tant obsédée par la femme de charge, & vous fuyez si obstinément tout le monde, qu'il serait très-difficile de trouver l'occasion de vous parler en particulier. Ces différentes raisons m'ont fait prendre le parti de vous écrire, Mademoiselle, & de vous mander le sort dont je puis vous faire jouir, en partageant ma fortune avec vous. Ce sera rendre justice à mon amour, que de juger de sa sincérité par l'étendue & la solidité de mes offres. Si vous les acceptez, il suffira de venir Dimanche à l'église de la Paroisse, avec un ruban rose à votre coëffure.

Voici maintenant, Mademoiselle, quelles sont mes propositions. Je vous achèterai d'abord à Paris une de ces maisons vastes & commodes qu'on appelle *Hôtel*, & je vous assurerai dix-mille livres de rente pour toute votre vie : les contrats vous seront fidèlement remis le premier jour de notre entrevue. Indépendamment de cela, je vous ferai présent de linges, robes, bijoux, diamans, pour la somme de trente-mille écus ; & je payerai à mes frais, pendant tout le tems que nous serons ensemble, deux Laquais, un Cuisinier, une Femme-de-chambre, qui paraîtront être à vos gages, & dont vous serez en effet la maîtresse : je vous aurai aussi un carrosse digne de l'aimable personne à laquelle il appartiendra.

La bonté de votre âme vous empêchera peut-être d'acquiescer à mes

offres, parce que vous craindrez de me ruiner. Mais ne vous livrez point, Mademoiselle, à de pareilles inquiétudes: dans mon état on recouvre facilement ce qu'on dépense pour ses plaisirs: il suffit de faire la plus petite opération.

S'il m'est facile de vous rassurer au sujet de mes richesses, j'avoue qu'il est moins aisé de détruire vos scrupules. Mais, Mademoiselle, vous avez de l'esprit, & je vous supplie de le consulter. Vous êtes née sans fortune: pourquoi donc ne pas changer votre destinée, puisque vous trouvez l'occasion de vivre dans l'opulence, sans faire tort à personne? Madame la Marquise peut mourir avant de vous avoir assuré un sort. D'ailleurs, quelle différence de celui qu'elle vous destine à la brillante fortune qui vient vous chercher aujourd'hui! Quel est le mari auquel

vous pouvez prétendre dans votre situation? Un simple Artisan, ou bien un Bourgeois d'une fortune médiocre; & l'ennui, l'humeur, les querelles règneraient bientôt dans votre triste ménage. Eh! ne vaut il pas mieux couler des jours heureux avec un homme extrêmement riche, qui nous regarde comme sa femme, qu'on s'accoutume à croire son époux, & avec qui on peut être d'autant plus fortunée, qu'on a la liberté de plaîre à d'autres, & de le changer pour un amant plus aimable ou plus libéral? Ajoutez à toutes ces considérations, que votre sexe est né faible & fragile, & que c'est sur-tout dans la pauvreté qu'il est exposé à la plus vile séduction & aux suites cruelles qu'elle entraîne après elle. Le parti que je vous propose, vous met à couvert contre toutes ces horreurs, dans lesquelles gémissent tant de

jeunes perſonnes nées dans l'indigence : vous vous en garantiſſez même d'une manière honorable. Je dis *honorable**, parce que c'eſt ſûrement le meilleur moyen que vous puiſſiez employer. Si vous êtes inſenſible à mes raiſons & à mes offres, qu'arrivera-t-il, Mademoiſelle? Vous jouïrez, il eſt vrai, de l'eſtime paſſagère de quelques perſonnes remplies de préjugés; mais vous ſerez dédaignée du monde en général; car ſoyez bien certaine qu'on n'accueille, qu'on ne fête, qu'on n'aime que ceux qui ſont très-riches; on ne s'informe point comment ils le ſont devenus; il ſuffit qu'ils le ſoient; & quand on ſerait imbu qu'ils ſe ſont enrichis d'une manière peu louable, on ne tarderait point à l'oublier: une certaine illuſion qui ſuit l'opulence, éblouit tous les yeux. Elle a des Courtiſans & des Approbateurs: quels ſont ceux

de l'indigence ? D'ailleurs, que sont les vains applaudissemens des stériles admirateurs de la vertu, en comparaison de tous les plaisirs qu'on goûte dans le sein d'une vie fortunée ? Un des plus agréables pour la sensibilité de votre cœur, c'est de pouvoir répandre d'utiles bienfaits sur les malheureux ; vous secourerez votre sœur, Mademoiselle, vous la retirerez de la cabane où elle languit, & vous adoucirez la misère du reste de votre famille, qui arrose de sa sueur les champs qu'elle fertilise pour des Maîtres ingrats.

Réfléchissez, Mademoiselle, sur tout ce que je vous mande ; & décidez si vous voulez rester pauvre, méprisée, & dans l'impuissance de faire le bien. Je ne doute pas que votre raison ne secoue le joug du préjugé, & que le signal dont je vous

ai parlé plus haut, ne m'annonce Dimanche une réponſe favorable. Alors vous ſeriez sûre d'être heureuſe toute votre vie, & je vous attendrais le Lundi matin de la ſemaine ſuivante, à huit heures préciſes, hors de la petite porte du Parc, avec une chaiſe de poſte. Ce ſerait ce jour-là que votre bonheur commencerait, ainſi que celui de l'amant le plus tendre, qui vous cache ſon nom afin de ne ſe montrer que lorſqu'il vous aura aſſuré un ſort digne de vous & de ſes ſentimens.

* * * *.

Ce 16 Juillet.



LETTRE XXVI.

*Le Comte de C***, au Précepteur.*

QUE signifie donc cet incendie, Monsieur l'Abbé; ce feu qui éclate au milieu de la nuit, & dont on ignore la cause?.... Vous comptiez profiter du désordre qu'il a nécessairement occasionné, & enlever notre Infante du milieu des flammes. Ce projet était digne d'un tendre amant & d'un héros intrépide; il devait toucher le cœur de la cruelle, & la disposer par la reconnaissance aux sentimens de l'amour. Mais le jeune Marquis est venu troubler des desseins si bien conçus; plus alerte que vous, mon pauvre Abbé, il s'est saisi de votre proie, & n'en a point fait

sûrement un aussi bon usage. Il ne serait pas trop plaisant qu'il excitât les sentimens que vous vous proposiez de faire naître; car enfin, c'est lui qui a sauvé la Belle du danger dont elle était menacée. Peut-être ai-je un pressentiment des malheurs à venir; je me défie sur-tout de ce petit espiégle, dont un léger duvet ne couvre qu'à peine le menton; & les femmes aiment de préférence ces morceaux délicats: il est si flatteur de remporter une première victoire, & d'être la cause de la première sensibilité d'un cœur! Il semble que le triomphe soit plus doux, quoiqu'on devrait savoir qu'il est tout simple de plier à son gré une jeune tige. Quoiqu'il en soit, tout serait perdu si la belle Jeannette s'avisait de former un tendre engagement: je suis sûr d'adoucir à la fin une farouche vestale; mais une Beauté langou-

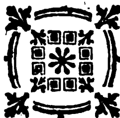
reuſe, qui ſoupire en ſecret pour quelqu'un, ô, par ma foi, c'eſt bien une autre affaire! Il réſulte de mes juſtes craintes, que l'innocente brebis dont je voudrais m'emparer, pour vous la céder enſuite, eſt on ne peut pas plus mal ſous votre garde, l'Abbé, & ſous celle de ce fripon de Marquis. J'ai rêvé au moyen de la mettre en lieu de sûreté, & je crois voir approcher le moment où la pauvre petite va tomber en ma puiſſance. Mes projets ſont moins compliqués que les vôtres; je n'appelle point les élémens à mon ſecours; je ſuis un enchanteur tout uni, je borne mon art à profiter des effets de la Nature & du concours des circonſtances. Ma mère commence à ſe bien porter; afin d'achever de ſe rétablir, elle doit aller paſſer quelque tems dans la terre de Madame la Marquiſe, & j'aurai le

ſuprême bonheur de les accompagner. C'eſt dans ce voyage que je diſſipe toutes les illuſions de votre magie, & que je triomphe même de la puiſſance de l'amour.

Je vous remercie de votre hiſtoire *curieuſe & véritable*; elle m'a fort amuſé, & m'a prouvé que vous êtes non-ſeulement digne d'être mon confident, mais d'avoir encore la gloire d'être aſſocié à mes plaiſirs.

Le Comte de C * * *.

De Paris, le 24 Juillet, 17....





LETTRE XXVII.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

O MON cher Monſieur! qu'eſt-ce donc que j'éprouve? Je ne ſuis plus tranquile, mon ſang s'agite, j'ai de violentes palpitations de cœur; je tombe ſans ſujet dans des rêveries profondes, ou bien je ſonge.... vous l'avoûrai-je?... à Mademoiſelle Jeannette. Son nom, le ſon de ſa voix, ſa démarche légère, un ſeul de ſes regards, tout cela me cauſe un trouble inconcevable. Sans ceſſe agité, je ne puis me fixer dans aucun endroit, & je me déplaîs partout où je ſuis. Les Livres, l'étude, les promenades, les amuſemens, tout m'eſt inſipide; je ne ſais ni ce

que je veux, ni ce que je fuis; tantôt un feu brûlant me dévore, & tantôt une langueur fecrette me consume. Quoique mon état foit douloureux, je ferais au défefpoir d'en être délivré ;il me procure une fenfation de plaifirs & de peines, que je préfère à celle qui ne ferait qu'agréable : c'eft avec une volupté fingulière que je m'afflige fans fujet & que je tire un long foupir du plus profond de mon cœur

Serait-ce là ce qu'on appelle de l'amour? .... Mon Dieu, l'étrange fituation! .... Mais on dit que c'eft un fentiment fi délicieux; moi je le trouve mêlé de tant d'amertumes.... il a fouvent fes douceurs, il eft vrai.... mais enfin, il a quelque chofe de pénible..... Eft-ce là le bonheur que j'allais goûter, m'affuriez-vous, quand mes fens fortiraient de leur fommeil léthargique? J'avoue que

leur réveil donne une nouvelle activité à mon âme...... Ah! cette agitation eſt trop forte pour moi, je crains d'y ſuccomber...... Ce qui m'étonne, j'y ſuis livré depuis la nuit où j'eus le bonheur d'arracher Mademoiſelle Jeannette du milieu des flammes. Hélas! j'étais ſi tranquile avant ce fatal inſtant...... Je ſuis donc amoureux!......... ce ne peut être de Mademoiſelle Jeannette, puiſque malgré le plaiſir que j'ai à la voir, je crains de me trouver ſeul avec elle, & que lorſqu'elle s'approche de moi, il me prend tout-à-coup un ſerrement de cœur....... Je n'oſe même ni la regarder, ni lui parler, & je m'apperçois que je ne lui tiens que des diſcours ſans ſuite....... Quelle eſt donc celle que j'aime? Je ne connais aucune femme qui puiſſe lui être comparée....... Ah! qu'elle était belle dans cette

nuit d'effroi, dont le souvenir m'épouvante & me charme en même tems. Ses cheveux en désordre tombaient négligeamment sur son cou & sur un sein plus blanc que la neige, auquel ils servaient alors de voile...... A peine habillée, je découvrais des charmes jusqu'à ce moment soustraits à tous les regards.... En la portant dans mes bras, je sentis la douce chaleur de son corps me pénétrer & se glisser dans mon âme... Arrivé dans la salle, je la posai sur un fauteuil ; & mes joues se trouvèrent contre les siennes..... Une de ses mules était tombée, je la ramassai ; & cette aimable personne, saisie de frayeur, était à demi évanouie, elle me laissa chausser son joli petit pied, sans songer qu'elle avait la jambe nue..... Dieu ! quel plaisir j'éprouvai à la presser, cette jambe charmante, quoique je fusse

comme ébloui de la blancheur..
M. l'Abbé & Mademoiselle Goto n
entrèrent alors, & me tirèrent d e
mon ravissement...... Mais j'eu so
encore une autre félicité, quand l a
belle Jeannette, revenue à elle-m
me, fixa les yeux sur moi, & reme r-
cia son cher frère du service qu' il
venait de lui rendre.

Quand je vous dis que dans n
seul instant de cette heureuse nui ,
je fus en proye aux sensations les pl
délicieuses, je m'exprime d'après le
compte que je me rendis à moi-m
me de ce qui s'était passé; car dans
le moment, pour trop ressentir, je
n'éprouvais que des plaisirs confus;
tout ce dont je m'apperçus bien clai-
rement, ce fut de la violente agita-
tion de mon cœur. Lorsqu'il se fut
un peu calmé, je connus toute l'é-
tendue du bonheur dont je venais
de jouir; & peut-être que cet examen

le rendit encore plus vif, & disposa mon âme à la tendresse, en me retraçant des images faites pour enflammer tous mes sens, autant que la réalité même.

Vous m'avez promis, Monsieur, de conduire ma jeunesse. Je compte sur la sincérité de vos offres, & je vous conjure aujourd'hui de me prodiguer les conseils dont j'ai besoin. Dites-moi si j'aime..... enseignez-moi quel est l'objet de mon amour... Daignez m'indiquer les moyens de sortir du trouble où je suis.... ou plutôt apprenez-moi à ne m'en guérir jamais.

Le Marquis de F * * *.

Du Château de F * * *, le 21 Juillet*, 17...



LETTRE XXVIII.

*Le Comte de C***, à l'Abbé T***.*

JE l'avais bien prévu, votre élève eſt amoureux de Jeannette; ſa paſſion ſe déclare en même-tems que ſes ſens ſe développent :. jugez de tout ce que nous avons à craindre. Il ne faut pas ſouffrir que ce jeune novice, encore intrus à Cythère, nous enlève l'objet que nous convoitons. Ce ſerait une honte ſi deux Maîtres paſſés en galanterie, laiſſaient prendre le pas ſur eux à un petit écolier..... Raſſurez-vous, mon cher Abbé, nous n'éprouverons point ce cruel affront; & même je veux que l'amour du Marquis nous ſerve pour parvenir à nos fins. Secondez-moi

feulement. Ecoutez; il faut que vous écriviez bien vîte à la Marquiſe, que vous vous êtes apperçu de la tendre inclination de ſon fils pour ſa belle protégée, & qu'en vertueux Précepteur, vous prenez le parti de l'en informer, afin qu'elle uſe de ſa prudence ordinaire pour éteindre de bonne-heure une paſſion qui pourrait avoir des ſuites fâcheuſes. Vous avez de l'eſprit, vous arrangerez les choſes avec adreſſe; & cette Lettre, vous repréſentant comme un perſonnage ſcrupuleux & auſtère, achèvera de donner la plus haute idée de votre ſageſſe. Vous voyez que je vous rends un ſervice ſignalé: quelle joie pour un tartuffe de trouver une nouvelle occaſion de jouer le rôle d'hypocrite! Laiſſez-moi faire le reſte, & tout va réuſſir au gré de nos vœux; mon projet eſt infaillible; j'ai déja commencé à mettre la main à ſon

exécution...... Mais que de ſoins, que de patience !...... Pourrais-je m'aſtreindre...... tout mon ſang bouillonne quand je veux dire que j'en ſerai capable.

Le Comte de C * * *.

De Paris, le 25 Juillet, 17...

LETTRE XXIX.

*Le même, au Marquis de F * * *.*

PARBLEU, mon cher Marquis, votre mal n'eſt pas bien difficile à deviner, & jamais Médecin ne fut moins embarraſſé pour répondre à une conſultation. Vous êtes amoureux, & c'eſt de Mademoiſelle Jeannette. O la terrible maladie ! Que je vous plaints ſincérement. Quand je vous

ai prédit les sensations les plus agréables, à mesure que vos sens cesseraient d'être engourdis, j'étais loin de vouloir vous parler de ce feu terrible, allumé par l'amour, qui trouble notre raison & semble dévorer notre cœur : j'entendais vous décrire cette douce chaleur qui circule dans les veines, produite par des desirs confus, & qu'entretient la volupté, ce soleil de nos âmes. Mais l'amour, il en est le tyran. Encore si vous soupiriez pour une Beauté complaisante, qui eût prouvé sa sensibilité par de tendres faiblesses; je vous féliciterais de votre choix, & des plaisirs qui vous seraient réservés. Hélas ! que je vois bien dans votre funeste passion, l'ouvrage d'une jeunesse inconsidérée. Vous ignorez l'horrible tourment d'aimer une femme honnête. A peine vous sera-t-il permis de lui parler, de lui baiser respec-

tueusement la main ; vous serez l'humble esclave de tous les caprices de Madame, supposé qu'on ne vous arrache pas les yeux quand vous oserez parler de votre langoureux martyre ; apprêtez-vous à lui faire assiduement votre cour ; car si vous manquiez un jour seulement, tout serait perdu, il faudrait recommencer de nouveau, eussiez-vous soupiré pendant deux ans : au bout de quelques années, quand les langueurs, l'abstinence, vous auront rendu aussi sec qu'une momie, on vous accordera peut-être par degrés une nourriture plus solide : ce n'est pas que ce dragon de vertu n'ait souvent desiré d'abréger votre noviciat ; mais c'est que les femmes savent dissimuler leurs goûts & leurs penchans ; & que les préjugés de leur éducation les porte à croire qu'une bien longue résistance, en attestant leur sagesse,

attache davantage un amant; & moi, je dis qu'elle fait tout le contraire; elle annonce le bégueulisme, la fourberie, & rend moins précieux le prix que l'on obtient, après l'avoir acheté par des peines infinies.

Ce que je puis vous conseiller de mieux, se réduit en deux mots: fuyez l'objet de votre folle passion, & faites-vous une maîtresse plus traitable. Lorsque vous serez à Paris, je me propose de vous présenter à des Nymphes ravissantes, qui savent trop bien vivre, pour tourmenter par leurs rigueurs un galant homme. En attendant ces jours heureux, honorez de votre choix quelque jolie petite paysanne; elle sera flattée de s'humaniser en faveur d'un Marquis, surtout jeune & bien fait.

Le Comte de C * * *.

De Paris, le 25 Juillet, 17..

LETTRE XXX.

*L'Abbé T***, à la Marquise de F***.*

MADAME,

IL en coûte à mon cœur pour vous avertir que je ne ſuis point tout-à-fait content de la conduite de M. le Marquis. Je crains d'allarmer la tendreſſe d'une mère qui veut, avec raiſon, que les mœurs de ſes enfans ſoient auſſi pures que ſon âme. Je ſais, d'ailleurs, que vous n'approuvez nullement qu'on révèle les fableſſes du prochain. Mais je v prie de conſidérer, Madame, vous m'avez chargé de l'éducatio M. votre fils, & que vous m' donné toute votre confiance : j

rais donc coupable ſi je vous diſſimulais ce que je crois trouver en lui de répréhenſible, ſur-tout dans un tems où il eſt encore poſſible de le corriger, tandis qu'il n'a pris que de légères impreſſions du vice. Ce n'eſt point à la malignité étrangère que je raconte indiſcrettement quelques défauts de mon élève ; je les découvre à une mère tendre & indulgente, afin qu'elle employe la perſuaſion & ſon autorité, pour ramener un jeune homme qui s'écarterait peut-être de plus en plus du chemin de la vertu.

Puiſque mon devoir me force à vous en inſtruire, je vous dirai, Madame, que M. le Marquis éprouve un violent amour pour Mademoiſelle Jeannette. Je m'en ſuis apperçu à la triſteſſe dans laquelle il eſt plongé quand il eſt ſeul avec moi, & à la joie qui brille tout-à-coup dans

ſes yeux lorſqu'il voit paraître cette aimable perſonne. Je n'ai pas eu plutôt fait cette triſte découverte, qu'effrayé des progrès que pourrait faire une paſſion ſi vive dès ſa naiſſance, & des dangers auxquels ſerait expoſée une jeune fille innocente & peut-être ſenſible, j'ai tâché de guérir mon élève d'un amour criminel, en lui remettant ſous les yeux les conſidérations qu'il doit avoir pour une orpheline, regardée comme l'enfant de la maiſon, & dont tout l'engage à reſpecter la ſageſſe. Mais je ſuis pénétré d'être contraint de vous l'avouer, Madame; j'ai fait en vain parler la voix de l'honneur & de la Religion. Il m'a répondu qu'il était en âge de ſe conduire par lui-même, & que je devais me mêler de perfectionner ſon inſtruction, ſi j'avais encore quelque choſe à lui montrer, ſans m'ingérer de contrôler

ſes actions. Cette fermeté de ſa part ne m'a rempli de douleur, que parce qu'elle ſemble annoncer un penchant plus difficile à détruire. C'eſt aux ſages avis d'une mère à venir éclairer ce cœur qui me réſiſte pour la première fois. Je vous conjure, Madame, de vous joindre à moi pour lui inſpirer des ſentimens irréprochables. Quelle ne ſerait pas mon affliction, ſi après n'avoir rien négligé pour faire de mon élève un parfait honnête homme, je le voyais tomber dans les vices trop ordinaires aux gens du monde, & dont mes diſcours & mon exemple, j'oſe le dire, auraient dû le préſerver. O ſageſſe! tréſor des âmes pures, ta poſſeſſion coûte des peines infinies; mais que tes récompenſes ſont douces! Les plaiſirs paſſagers des cœurs corrompus, approchent-ils de la ſatisfaction inté-

rieure dont tu remplis l'homme de bien?

Je suis avec un profond respect, &c.

L'Abbé T * * *.

Du Château de F * * *, le 29 Juillet, 17....*

LETTRE XXXI.

Le même, au Comte de C * * *.*

JE viens d'exécuter ponctuellement ce que vous m'avez prescrit, Monsieur le Comte. La Lettre que j'adresse à Madame la Marquise, partira par le même Courier que celle-ci. Non-seulement j'ai rempli fidèlement vos intentions à cet égard, j'ai cru encore qu'il était convenable de faire une petite semonce au

Marquis. En conféquence, je me fuis armé de toute la gravité d'un redoutable pédagogue, & l'air refrogné, j'ai dit à mon élève que je m'étais apperçu de fon amour criminel, & qu'il fallait bien vîte étouffer cette honteufe paffion, pour fuivre la fageffe, fous peine de mon indignation. Mes remontrances lui ont déplu; il m'a répondu d'un ton ferme qu'il voulait être fon maître & fe conduire à fa fantaifie. Je vois bien que le tems où je le faifais trembler eft déja loin. Cependant je me flatte de le mettre à la raifon, en faifant parler l'autorité maternelle. Puifque vous croyez que fon amour renverferait nos projets, il eft jufte que nous tâchions de l'éteindre, ou de lui fufciter chaque jour de nouveaux obftacles.

Il faut avouer que je fuis un confident bien docile; on peut me com-

parer à ceux des Tragédies. . . . . . .
Mais le parallèle ne ferait pas tout-à-fait juste, vu que je ne suis point inutile dans l'action, & que la Pièce dans laquelle je joue un rôle, est loin de ressembler à un drame sérieux, & qu'elle sera, du moins je l'espère, une véritable Comédie. Comment trouvez-vous ma réflexion? elle est déplacée; j'en conviens, & me hâte de reprendre le fil de mon discours. Quelque penchant que vous me soupçonniez pour la dissimulation, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'ai mes vues en suivant le conseil que vous me donnez, d'écrire à Madame la Marquise. D'abord je suis charmé que ce soit moi qui l'instruise le premier d'une passion qui ne manquera pas d'éclatter; elle conclûra de ma vigilance & de mes allarmes, que j'ai toujours l'œil sur mon élève, &

que la rigidité de mes mœurs me pénètre d'une sainte horreur quand j'apperçois dans les autres la moindre imperfection. Cependant, quel que soit l'avantage qui puisse me revenir en faisant connaître l'amour du jeune Marquis, je l'aurais caché avec le plus grand soin, si je n'avais été sûr qu'il est de nature à résister à tous les efforts qu'on fera pour l'éteindre. Cet amour peut m'être utile par la suite auprès de Mademoiselle Jeannette. Il est juste que je me ménage une ressource contre vos perfidies, Monsieur le Comte ; car je vous soupçonne de ne me faire agir que pour vos intérêts, & de prétendre me frustrer de la part qui m'est due. Mais je saurai mettre ordre à vos desseins d'iniquité ; soyez-en bien certain.

Cela posé, j'ajouterai que dans ma Lettre à Madame la Marquise,

j'ai tâché de répondre à la haute opinion que vous avez de mon esprit & de mon hypocrisie. Je me suis exprimé de manière à persuader que je suis le plus honnête des Précepteurs. J'ai fait l'éloge de la sagesse ; &, ce qui vous surprendra davantage, je pense réellement tout ce que j'en ai dit : tant il est vrai que les libertins mêmes sentent intérieurement que la vertu doit avoir ses douceurs, aussi-bien que les plaisirs ! Afin de se consoler des misères humaines, chacun se fait sa part des sensations délicieuses que l'on éprouve quelquefois ; les uns choisissent celles de la volupté ; les autres préfèrent celles d'une conscience sans reproche. Ainsi chaque être a son lot du rapide bonheur de ce monde : nous avons sûrement pris le meilleur.

L'Abbé T* * *.

Le 29 Juillet.

LETTRE XXXII.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

COMME mon cœur est encore agité de la conversation que je viens d'avoir avec Mademoiselle Jeannette! Ah! mon cher ami, je lui ai parlé, j'ai pressé une de ses mains dans les miennes, & j'ai eu le courage de lui dire combien je l'aime. Comprenez-vous toute ma félicité?..... Oui, vous aviez raison, je suis dans l'âge où mes sens doivent me faire éprouver des douceurs inexprimables. Quel trouble délicieux j'ai ressenti en balbutiant les expressions de mon amour! quelle est ma joie d'avoir vaincu en partie ma timidité! Je n'ai pourtant pas

même obtenu un regard favorable, ni un ſeul mot qui puiſſe me faire eſpérer de la trouver ſenſible; mais elle connaît actuellement les ſentimens qu'elle m'inſpire, & cela me ſuffit; d'ailleurs, cette main que j'ai ſerrée..... Eh que ſerait donc mon bonheur, ſi ſa bouche m'annonçait le plus tendre retour!.... Je m'égare, & j'oublie que j'allais vous raconter une converſation dont le ſeul ſouvenir fait délicieuſement palpiter mon cœur. Ecoutez, mon cher Comte, & félicitez-moi de mon heureuſe hardieſſe; je m'en ſerais cru incapable il n'y a qu'un moment.

Plongé dans mes rêveries amoureuſes, je me promenais ce matin de très-bonne-heure dans le jardin, lorſqu'au détour d'une allée je rencontrai l'objet de mes tendres méditations, c'eſt-à-dire, Mademoiſelle

Jeannette ; & elle s'offrit dans un déshabillé qui la rendait encore plus charmante. Je vous avoue que je l'aurais évitée, si j'avais pu m'enfuir sans être apperçu. Contraint de m'en approcher, je m'armai de courage, &, dans une agitation qui ne saurait se décrire, j'abordai l'aimable personne, & lui demandai pourquoi elle s'était levée si matin. — » Afin » de faire un bouquet pour Made- » moiselle Goton, dont c'est de- » main la Fête, me répondit-elle. » — Mais vous-même, mon frère, » qu'est-ce qui vous oblige à devan- » cer le soleil ? « — Je lui répliquai que je ne pouvais plus dormir depuis quelque tems, & que je venais rêver dans les endroits où je croyais être seul. Le peu que je venais de dire m'avait coûté infiniment ; aussi n'étant plus capable d'un nouvel effort, & Jeannette cessant de m'in-

terroger, je gardai un profond silence, tout en marchant à ses côtés, & en cueillant avec elle des fleurs. Cependant j'avais le cœur oppressé, & il m'échappait quelques soupirs. — » Vous avez donc beaucoup de » chagrins, me dit-elle enfin? » — Oui, ma sœur, j'en ai beau- » coup, & je n'ose les découvrir à » personne. — Vous pourriez du » moins m'en faire part. — Je de- » sire aussi de vous les apprendre; » je crains.... « (Ici un long silence.) — » Eh, que craignez-vous? « me demanda Jeannette, en me regardant avec inquiétude. — » J'ap- » préhende, repris-je, que ma con- » fidence ne vous fasse de la peine, » & qu'au lieu de me plaindre, vous » ne soyiez même très en colère » contre moi. — Ce sont donc de » terribles choses que vous avez à » me révéler? « — Je tombai encore

dans une rêverie profonde, quoique cette conversation m'eût ôté comme un poids énorme de dessus le cœur; vingt fois les mots *je vous aime*, se présentaient sur mes lèvres, ouvertes pour les prononcer, & vingt fois ma maudite timidité venait glacer ma langue & contraindre ma pensée. Dieu, que je souffrais! Enfin, un innocent badinage & un sourire enchanteur de ma belle maitresse, qu'elle m'accorda sans dessein, me donna une certaine hardiesse. Je ramenai brusquement la conversation au point intéressant où je l'avais laissée, & demandai tout-à-coup à ma chère Jeannette, si elle voulait savoir la cause de la tristesse où je paraissais plongé depuis quelque tems. Elle rougit, & me répondit en hésitant, qu'elle croyait qu'elle ne serait pas fâchée de l'apprendre. — » Eh bien, ma petite sœur,

(m'écriai je, en prenant une de ses mains,) » je vais m'expliquer sans » réserve.... Je vous aime.... oui, » je vous aime pour toute ma vie. « — Comme j'achevais ces mots, nous nous trouvâmes au bout du Parterre, près du Château, & l'adorable personne, sans me témoigner ni colère, ni mépris, retira sa main; & s'éloigna de moi avec tant de légereté, que je l'eus perdu de vue avant d'avoir songé à la retenir.

Voilà, mon cher Comte, le récit exact de la manière dont je m'y suis pris pour déclarer mon amour. Vous rirez sûrement de mon embarras & de ma timidité; mais enfin je les ai surmontés du mieux qu'il m'a été possible, & il me reste la satisfaction d'avoir fait un aveu qui doit toujours coûter aux véritables amans, & sur-tout à ceux qui soupirent pour la première fois. Elle n'ignore plus

mes sentimens. Que je suis heureux! Lorsqu'elle me parlera, ce ne sera point pour m'entretenir de choses indifférentes; & moi, quand je vais me trouver avec elle, je n'aurai plus qu'à continuer à lui peindre mon amour. Que la situation d'un amant qui s'est fait connaître, est différente de celle qu'il éprouve en gardant un rigoureux silence!

Le Marquis de F***.

*Du Château de F***, le 26 Juillet, 17....*



LETTRE XXXIII.

*Goton Michu, à la Marquise de F * * *.*

MADAME,

Nous allames Dimanche dernier à la grand'messe de la paroisse, M. le Marquis, M. l'Abbé, Mlle Jeannette & moi; non à cause du rendez-vons qu'avait donné l'indigne suborneur dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer la Lettre, mais parce que notre devoir nous appellait à l'église, & que vous voulez, Madame, qu'à votre exemple, on pratique tout ce que la Religion prescrit. Vous ne vous contentez point de faire célébrer une messe basse

dans la chapelle du Château, vous penſez que perſonne n'eſt exempt d'aller à ſa paroiſſe, quelque éloignée qu'elle ſoit; vous vous y rendez autant pour ſervir à l'édification du peuple, que pour vous édifier vous-même; & je vous ai ſouvent entendu dire, que puiſque les grands Seigneurs ne ſe diſpenſaient point de ſe rendre à Verſailles pour faire leur cour au Roi, à plus forte raiſon devaient-ils au moins le Dimanche implorer publiquement les faveurs du maître des Rois. Auſſi Dieu bénit ma bonne maîtreſſe, & lui prodigue dès ce monde une partie des félicités qu'il lui deſtine dans l'autre....... Mais vous n'aimez pas les louanges, quoiqu'elles ſoient des vérités; je me contente de vous bénir dans le fond de mon cœur. Nous allames donc Diman-

che à la Paroiſſe ; & vous penſez bien, Madame, que Mlle Jeannette n'avait ſur elle aucun ruban roſe. J'apperçus dans un banc qui eſt de de l'autre côté du vôtre, M. de Fontenor, moins occupé à prier Dieu, qu'à parler fort haut avec des Meſſieurs aſſis auprès de lui, & qu'à regarder tous ceux qui entraient dans l'égliſe. Me préſerve le ciel de faire des jugemens téméraires ! Mais enfin, ce riche Financier ne vient jamais à la meſſe de Paroiſſe ; & puis j'ai remarqué qu'il a changé de couleur lorſqu'il a vu le ruban qu'avait Mademoiſelle ; enſuite il eſt ſorti avant le prône, & paraiſſait de fort mauvaiſe humeur : il eſt donc probable qu'il eſt l'auteur de la Lettre ſans ſignature. Si je me trompe, tant mieux ; car il eſt bien vilain de s'introduire dans des mai-

sons respectables, pour chercher à suborner d'honnêtes filles.

Je crois que M. l'Abbé se rappelle cette vérité, & se repent de sa faute ; il ne regarde plus Mlle Jeannette, ne lui tient que des discours indifférens, & nous édifie tous par sa sage conduite.

Pour M. le Marquis, il continue d'être triste, rêveur, de soupirer, & de lever à la dérobée les yeux sur Mademoiselle. Je n'ose ajouter aucune réflexion à ces observations malheureusement trop vraies. Tout ce que je puis me permettre de dire, c'est qu'il est à souhaiter que vous soyez bientôt ici, où tout le monde fait des vœux pour votre prochain retour, sur-tout moi, ma bonne maîtresse, qui a presque l'honneur de vous représenter, & qui, me trouvant, par votre confiance, chargée de veiller à tout

ce qui se passe au Château, comme vous-même, suis, en quelque sorte, responsable des évênemens.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, &c. &c.

GOTON.

*Du Château de F***, le 24 Juillet, 17....*

LETTRE XXXIV.

*La Marquise de F***, à l'Abbé T***.*

VOTRE Lettre m'a fait le plus grand plaisir, Monsieur l'Abbé; elle me prouverait votre sagesse, s'il m'en fallait encore des témoignages, après la manière irrépro-

chable dont vous avez vécu chez moi depuis neuf ans. L'homme honnête, attaché au monde, peut bien avoir quelques instans de faiblesse; il est environné de trop d'objets séducteurs pour leur résister toujours; cette victoire constante sur soi-même n'est réservée qu'au véritable sage : mais il revient de ses légères erreurs, & n'en suit qu'avec plus d'ardeur les devoirs imposés par la vertu. Mille exemples attestent cette vérité, & ce qui se passe dans ma maison depuis mon départ sert encore à me la confirmer. Ainsi je ne m'allarme aucunement de l'amour que le Marquis ressent pour ma chère fille; c'est un feu passager de sa jeunesse, que la raison éteindra sans peine. La sagesse de Jeannette contribue aussi à me rassurer; cette aimable personne chérit trop ses devoirs, pour écouter

les discours que des suborneurs oseraient lui tenir; elle défendrait même son cœur contre la persuasion qui semble couler des lèvres d'un sincère amant. Elle sait que l'innocence est le bien le plus précieux d'une fille honnête, & qu'elle doit la conserver dans toute sa pureté, si elle craint les remords, la honte, les troubles d'une vie scandaleuse, & si elle veut jouïr de la plus douce satisfaction; celle d'être contente de soi-même.

Continuez cependant, Monsieur l'Abbé, à veiller sur votre élève; il est dans l'âge où l'on réprime difficilement les désordres des sens. Observez toutes ses actions, sans qu'il puisse se douter de cet examen; laissez lui croire qu'on s'en rapporte à sa prudence du soin de régler sa conduite : c'est souvent en blessant l'amour-propre de ceux

qu'on cherche à préserver du vice ; qu'on les y fait tomber plus vite : celui qui ne peut se dire : *on ne forme aucun soupçon sur ma vertu*, est bien près de n'en plus avoir du tout. Le terrible frein pour une personne d'une conduite sans reproche, fière de jouïr de toute sa réputation, que ces mots gravés dans le fond de son cœur : *Eh ! que penserait-on de moi ?*

Je compte retourner incessamment au Château, & vous délivrer du soin pénible de modérer la fougue d'un jeune homme qui commence à se livrer à ses passions. Nous sommes actuellement à Paris, où la Comtesse achève de prendre des forces. En attendant mon arrivée, songez, Monsieur l'Abbé, qu'un sage instituteur dirige non-seulement son élève par d'excellens

principes de morale, mais encore par les bons exemples qu'il lui donne.

La Marquiſe de F***.

De Paris, le 2 Août, 17....

LETTRE XXXV.

*Jeannette R***, à la Marquiſe de F***.*

MADAME,

C'EST avec bien du chagrin que j'ai l'honneur de vous écrire celle-ci.....Mon Dieu? que je ſuis malheureuſe! dois-je porter le trouble dans la maiſon de ma protectrice?....non, jamais je n'y conſentirai.....oh! non, jamais. On dit que



j'ai quelques agrémens . . . . fatale beauté ! tu ne sers qu'à tourmenter ceux qui te voient, & qu'à rendre infortunée la femme qui en est pourvue. La laideur, cet objet du mépris général, assure au moins une tranquilité constante, & défend l'innocence contre les attaques & les perfidies des hommes ; on n'a point à se repentir de la sensibilité de son cœur, qui n'est excitée alors que par la reconnaissance, ou par les douceurs de l'amitié..... Hélas ! il est aussi malheureux pour mon sexe de naître sensible que jolie. Je ne puis me dissimuler que mon cœur a ce don funeste en partage. Les larmes que m'arrache un récit touchant, une lecture attendrissante, la vue d'un indigent, ne m'annoncent que trop ce triste présent de la Nature.... Eh bien, Madame, vous disiez qu'il était une preuve de

la bonté de mon caractère : apprenez qu'il était plutôt un présage de mes infortunes & ...... l'avoûrai-je ? ... de toutes mes faiblesses.... ô ma chère protectrice ! ô ma mère, car vous me permettez de vous appeller de ce nom, souffrez que je cache dans votre sein & ma confusion & ma honte. Voyez les chagrins dont je remplirais votre famille, & voyez les suites de cette sensibilité que vous applaudissiez en moi.

M. le Marquis m'aime, il vient de me le déclarer, & avec des ménagemens, une retenue timide qui me prouve la sincérité de ses sentimens. Je suis nécessaire à son bonheur ; toute sa vie sera consacrée aux soins de me plaîre ...... quelle félicité ! le Marquis de F***, cet aimable jeune homme est mon Amant ! .... Que viens-je d'écrire ? ...

l'aveu de ma faibleſſe. Oui, Madame, je réponds à ſon amour ; depuis long-tems je me livre en ſecret au feu qui me conſume... ah, ſi j'oſais le faire éclater ! .... Mais ſuis-je donc ſi coupable ? Elevée auprès de lui, nos humeurs ont ſympathiſé dès la plus tendre enfance ; je l'ai vu ſans ceſſe applaudir à vos bontés pour moi ; & j'ai pris pour de l'eſtime & de la reconnaiſſance la paſſion criminelle qui s'eſt gliſſée dans mon cœur ..... je ſaurai m'en punir ; & afin de commencer mon ſupplice, je vous conjure, Madame, de me retirer vos bienfaits, chaſſez-moi de votre maiſon, replongez-moi dans la pauvreté, d'où je n'aurais jamais dû ſortir. Craignez que M. le Marquis ne vienne à découvrir combien il m'eſt cher. Je le fuis, à la vérité ; mon deſſein eſt de lui cacher toute ma vie des ſentimens

que je comdamne ; mais ſi mon ſecret allait m'échapper, je manquerais à ma protectrice, à la vertu, & je me couvrirais d'une honte éternelle . . . . . Je me jette à vos pieds, Madame, préſervez ma jeuneſſe du comble de l'égarement, terminez les combats que je me livre, ſauvez-moi du danger de ſuccomber. Si votre pitié s'intéreſſe encore à mon ſort, laiſſez-moi me ſauver dans les bras de la Religion. Les cloîtres, ces ſaintes retraites ſont comme un port aſſuré où l'on ſe réfugie après avoir éprouvé les tempêtes des paſſions, ou bien dans la crainte de les reſſentir quelque jour. A l'ombre des autels, l'âme jouït d'un calme continuel ; ſi elle eſt encore agitée par les ſens, ce ſont des mouvemens paſſagers, qu'arrêtent bientôt l'oubli des plaiſirs du monde, & les pieux objets dont

elle est environnée. Eh! quand sa faiblesse continuerait, elle la renferme en elle-même, elle en est la première & la seule victime, & ne scandalise personne en l'exposant en spéctacle. Qu'il me tarde d'être réunie à ces Vierges du Seigneur, qui répandent des larmes ou sur les vices du monde, ou sur les passions auxquelles en secret elles sont en proie!... Ma chère protectrice! je n'attens que vos derniers adieux & votre bénédiction, pour me retirer dans ces asyles que vous appellez des tombeaux.... quand ils en seraient en effet, il vaut mieux mourir saintement pour le ciel, que de vivre criminelle pour la terre.

JEANNETTE R***.

*Du Château de F***, le 30 Juillet, 17...*

LETTRE XXXVI.

*Le Comte de C * * *, à l'Abbé T***.*

NOTRE jeune homme s'enhardit; le voilà qui ose lever les yeux sur l'objet de son amour; le voilà qui a même le courage de lui faire respectueusement l'aveu de son douloureux martyre. Si nous n'y prenons garde, il va s'émanciper de-plus-en-plus; & il ne nous restera que l'honneur de marcher sur ses traces. Je me défie sur-tout de ces amoureux transis, qui ont l'air tout constipés dans leurs galantes passions; les drôles se réveillent lorsqu'on y songe le moins, & profitent enfin de l'occasion qu'ils ont laissée vingt fois s'échapper : c'est pour eux seuls

qu'elle daigne se présenter à diverses reprises. Au lieu que nous autres, polis dans le commerce des femmes d'un certain ton, nous effrayons les bégueules, par notre air éveillé & conquérant. Mon aspect aura sûrement épouvanté la timide Jeannette; je me suis vingt fois apperçu, en lui parlant, qu'elle n'était point à son aise avec moi, & qu'elle craignait mon audace. L'innocente brebis avait bien raison, & agissait prudemment de fuir le loup qui cherchait à s'en emparer. Pour vous, l'Abbé, votre air chatte-mitte aurait pu l'induire en erreur; mais je soupçonne qu'elle a démêlé le malin Renard sous la peau de Mouton dont il s'est affublé. Ainsi, tout bien considéré, nous courons risque de réussir avec beaucoup plus de peines qu'un jeune novice, intéressant par sa timidité, & de perdre le

friand morceau que nous convoitons..... Eh, vîte, maudit Abbé, mettez vous aux aguets; ayez toujours les yeux ouverts sur notre trésor; n'en laissez point approcher surtout votre élève, qui voudrait le devenir aussi de Jeannette. Je ne sais à quoi vous vous occupez; on lorgne, on admire notre commune maîtresse, & vous n'en savez rien. Eh, morbleu! sortez de votre indolence; oubliez pour quelque-tems la petite Paysanne, digne héroïne des rendez-vous du Parc; songez que nous soupirons pour une Beauté qui vaut mieux que toutes nos conquêtes passées..... Manquerai-je de la subjuguer par votre faute, & lorsque l'instant approche où je pourrai par moi-même travailler à mon bonheur!... Non, je vais être dans peu de jours au Château; & j'arrêterai les progrès du petit écolier, s'il en

eſt encore tems. J'ai preſque envie de me faire précéder par une Lettre anonyme, adreſſée à l'nnocente Jeannette, dans laquelle je tâcherai, à force de bonnes raiſons, de diſſiper ſes préjugés, & de la diſpoſer à l'amour en faveur d'un homme aimable, qui ait acquis de l'expérience dans les plaiſirs du monde: ce ſerait un ſervice à lui rendre, & pour lequel nous recueillerions un fruit bien doux. Je verrai ſi je me ſens en diſpoſition, l'un de ces jours, de compoſer une Lettre de cette conſéquence; car je ſuis ſur-tout fort pareſſeux pour écrire; & vous devez croire que les charmes de l'Orpheline me tiennent furieuſement au cœur, puiſque vous recevez ſi ſouvent de longues miſſives de votre affectionné ſerviteur

Le Comte de C * * *.

De Paris, le 31 *Juillet*, 17....

LETTRE XXXVII.

*Le même, au Marquis de F***.*

EH bien, mon pauvre Marquis, comment vous trouvez-vous de votre amour respectueux? Languissez-vous constamment aux pieds de votre cruelle? Etes-vous toujours étourdi des grands mots d'honneur, de sagesse, auxquels la plûpart des femmes ne comprennent rien, & qu'elles prononcent comme autant de perroquets? Avez-vous obtenu la permission de baiser le bout du doigt? Devenez-vous bien maigre, bien étique? Si vous n'ètes pas encore aussi décharné que le Chevalier de la triste figure, je vous avertis que vous jouïrez bien-tôt de cet agré-

ment-là. Mais ne vous en prenez qu'à vous-même, quand vous serez encore plus sec que la Nymphe Echo, ou, si vous voulez, qu'une momie. Quelle diable de manie! pour son coup d'essai, s'aviser d'être réellement amoureux d'une vestale. A la bonne-heure, si vous étiez initié dans les mystères de la galanterie. De pareilles conquêtes, qui sont le *nec plus ultrà* des bonnes-fortunes, ne sont réservées qu'à ces hommes aimables, délices de la société, & qu'on appelle improprement *libertins*; ils ont approfondi le cœur des femmes; une longue pratique leur en a découvert toutes les foiblesses; aussi ne sont-ils jamais les duppes du manége qu'employe par le monde le petit nombre de nos vertueuses & tendres Beautés. Je crois vous l'avoir déja dit, vous allez, mon cher Marquis, vous consumer en vain

pendant des années entières : vous êtes perdu, si votre fripponne est réellement sage. Encore, si vous n'étiez amoureux qu'en apparence, on pourrait vous donner d'utiles conseils ?.... Ecoutez, & n'oubliez jamais ce que je vais vous dire. On ne doit point aimer réellement; il faut feindre, jouer le passionné; vous réussissez beaucoup mieux & beaucoup plus vîte. En voici la raison : êtes-vous épris d'une véritable ardeur, vous mettez dans votre poursuite une réserve, une délicatesse qui vous arrête quand il est à propos d'avancer, & qui sur-tout impatiente l'objet de vos soins, obligé de mettre en avant les mêmes langueurs, la même retenue; au-lieu qu'en vous livrant au seul desir de lui plaîre, vous êtes gai, satisfait, nullement contraint dans vos manières, vous excitez la bonne-humeur de la Belle, &, tout

en riant l'un & l'autre, vous parvenez à vous rendre mutuellement heureux. D'ailleurs, en ſingeant l'amant paſſionné, vous briſez facilement les liens de fleurs qui vous enchaînent, ſans avoir la ſottiſe d'attendre l'affront d'être renvoyé : ainſi vous narguez les coquettes, les inconſtantes, les perfides ; &, comme ces légers défauts ſe trouvent dans la plupart des femmes, pour la grande proſpérité du plaiſir des hommes, vous êtes préſervé d'un déſeſpoir qui ſe renouvellerait tous les jours, & vous couvrirait de r[illegible]

Voilà, mon che[illegible]is, les meilleurs avis que je puiſſe vous donner dans la criſe où vous êtes. Faites un généreux effort, rompez vos fers ; que l'amour ſoit pour vous un amuſement, non une paſſion terrible. Après avoir éteint vos feux, il ſerait peut-être dangereux d'eſſayer

le pouvoir de la feinte auprès de votre Jeannette; vous courreriez riſque d'être duppe de votre propre artifice, & de voir rallumer; avec plus de violence, l'incendie qui ne ſerait qu'étouffé; non, quittez cette tigreſſe, jouez avec de jolies Payſannes, ou plutôt venez, venez à Paris, où la plupart des femmes ſont aimables, ſenſibles, & nullement bégueules; elles embelliſſent leurs charmes naturels par le ſecours de la toilette; vous les verrez, ſemblables aux fleurs, dont elles ont l'éclat, répandre [illegible] l'odeur la plus ſuave, & ſe [illegible] tendrement ſous la main qui s'empreſſe de les cueillir.

Le Comte de C * * *.

De Paris, le 31 Juillet.

LETTRE XXXVIII.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

JE réponds, mon cher Comte, à votre Lettre du 25 de ce mois. Vous m'apprenez que je suis amoureux ; & je vois que vous ressemblez à ces Médecins qui ne devinent la maladie que lorsqu'elle est tout-à-fait déclarée. Oui, j'aime Mademoiselle Jeannette, je ne puis en douter, j'ai lu dans mon cœur, je lui ai découvert mes sentimens, ainsi que je vous l'ai marqué, & tout ce qui se passe en moi, me prouve que je l'adorerai toute ma vie. Vous me conseillez de la fuir, de m'attacher à une autre.... Moi, cesser de l'aimer ! il faudrait donc que je cessâsse

d'exiſter. Eh ! à qui porterai-je mon hommage ? quelle femme ſerait digne de la remplacer ? les faveurs d'une autre me feraient éprouver moins de plaiſirs que ſes rigueurs. Vous me vantez la ſatisfaction qu'on goûte en ſoupirant à Paris pour les Beautés complaiſantes, & vous m'invitez à préférer une inclination paſſagère aux charmes d'un amour véritable. Je ne puis croire que vous parliez ſérieuſement ; car enfin, quoique je n'aie aucune expérience, il me ſemble qu'un amour ſincère, fondé ſur l'eſtime & la ſympathie, doit procurer des plaiſirs beaucoup plus parfaits, qu'une liaiſon momentanée, ſans convenance, & ſans rapport entre les caractères. Il doit encore être bien différent d'aimer une jeune perſonne ſage & bien élevée, ou de brûler pour une Nymphe dévergondée, qui fait parade de ſon

libertinage & du nombre des amans qu'elle a eus : eſt-il poſſible d'attacher un prix aux faveurs qu'on en reçoit, & d'éprouver quelques ſenſations agréables ? Au lieu qu'un regard, un ſourire d'une Beauté vertueuſe & timide, une main qu'on vous abandonne, que vous couvrez de baiſers, font nager votre âme dans des délices inexprimables : que ſera-ce donc quand le front couvert du rouge de la pudeur, ſa bouche s'ouvrira pour vous dire qu'elle vous aime...... Ah ! c'eſt alors que la félicité d'un amant eſt digne d'envie...... Eſt-ce à moi de célébrer ſon ſort, moi qui ſuis ſi loin d'en jouïr !... Mais j'adore un objet eſtimable ; je puis être quelque jour auſſi fortuné que lui.

En m'armant de courage pour déclarer mon amour à ma chère Jean-

nette, je croyais être plus heureux; hélas! depuis cet instant, elle m'évite avec soin, elle paraît craindre de se trouver seule avec moi. Autrefois nous allions tous les deux nous promener dans le Jardin, dans le Parc, à la Campagne; actuellement elle ne sort qu'avec Goton, qui est devenue comme son ombre. Nous avions des entretiens vifs & animés, nous jouyons à mille jeux charmans: un silence glacé succède à tout cela; quand elle m'apperçoit, elle rougit & baisse les yeux. Je me repentirais de lui avoir fait l'aveu de mes sentimens, si je n'avais la consolation de me dire qu'elle est du moins instruite combien je l'aime..... Mais quand verrai-je changer ma triste situation? Etre auprès de celle qu'on adore, vivre avec elle, savoir qu'elle connaît notre amour, & n'oser lui parler,

ler, ni même la regarder: est-il de tourment plus cruel?

Le Marquis de F * * *.

Du Château de F * *, le 30 Juillet, 17....*

LETTRE XXXIX.

*Louise R * * *, à Jeannette R * * *.*

Ma chère Sœur,

Je suis malade, comme tu sais; c'est ce qui m'empêche d'aller te voir. La bonne Goton vient de m'apprendre, en pleurant, une chose que tu m'as cachée, & qui me fait beaucoup de peine. Elle dit, comme ça, que tu veux te faire Religieuse, & que tu n'attends pour ça que l'arri-

vée de Madame la Marquiſe. Mon Dieu ! ſerait-il poſſible qu'une pareille fantaiſie te fût venue dans la tête ? A quoi bon avoir envie de t'enfermer comme un oiſeau qui s'eſt laiſſé prendre ? N'appelle-t-on pas ça, je crois, quitter le monde ? Pourquoi l'abandonnerais-tu ? T'aurait-il fait du mal ? Tu es ſi jeune, que tu ne peux guères le connaître, ce me ſemble. Attends que tu ſois plus raiſonnable ; & ta belle action, ſi c'en eſt une, aura plus de mérite, vois-tu bien. Si mes Agneaux s'éloignaient du pâturage, je les forcerais d'y retourner, parce que je me dirais qu'ils ſont ſi petits, qu'ils ne ſavent ce qu'ils font ; mais quand mes moutons reviennent au bord du Pré, & qu'il ſe couchent ſur l'herbe, je les laiſſe faire, attendu qu'ils ſont en âge de ſentir s'ils ont aſſez mangé ou non. Tu comprends bien

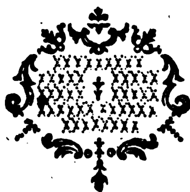
ce que je t'écris-là, ma Sœur? Tu as de l'eſprit, on t'élève comme une Dame; au-lieu que moi je ne ſuis deſtinée qu'à être une Payſanne, je ne ſais lire & puis écrire qu'autant que j'en ai beſoin. Toi qui pourrais faire des prônes, preſque auſſi-bien que M. notre Curé, tu ſentiras qu'en te retirant dans un Couvent, ce ſerait manquer aux perſonnes de tes amies & de tes parentes qui vivent dans le monde, puiſque tu les planterais là, tout comme ſi tu ne te ſouciais point d'elles: ce ſerait donc ſeulement pour ta ſatisfaction que tu agirais? Mais c'eſt fort vilain de ne conſulter que ſon goût, & d'agir ſeulement pour ſoi. Peut-être encore que nous t'avons affligée ſans y penſer, & que c'eſt pour ça que tu veux nous quitter tout de ſuite. Parles-moi franchement, ma Sœur; eſt-ce que Madame la Marquiſe t'a cauſé du

chagrin ? Eſt-ce que quelqu'un du Château t'aurait dit des choſes déſobligeantes ? Eſt-ce que moi-même je t'aurais fait de la peine ? Quand ça ſerait, quand nous te donnerions tous ſujet de nous en vouloir, faut-il être rancunieuſe ? Mais tu te déplaîs peut-être chez Madame la Marquiſe ; & la dévotion t'a mis en tête de te faire Religieuſe ? Eh bien, viens demeurer avec moi ; la bonne Michelle te recevra avec plaiſir ; tu travailleras du matin au ſoir, tu fileras, tu iras aux champs, & ſi tu es pieuſe, tu nous toucheras le cœur à toutes les deux : ça vaudra mieux que d'aller t'enfermer pour ne rien faire du tout, & pour édifier de ſaintes âmes, qui ſont déja toutes édifiées. Je n'en dirai pas davantage, ma Sœur. J'ajouterai ſeulement que ſi tu t'opiniâtres dans ton deſſein, j'en mourrai de chagrin avant qu'il

ſoit peu, parce que ça me prouvera que tu ne m'aimes point, puiſque tu me quittes comme les autres, pour vivre toujours dans un Couvent.... Adieu..... je pleure tant en t'écrivant ces lignes, que je puis à peine te dire que je t'embraſſe de tout mon cœur, & ſuis bien ſincérement

Ta Sœur LOUISE.

*Du Village de S***, le 29 Juillet, 17...*



LETTRE XL.

*L'Abbé T***, au Comte de C***.*

Vous aviez raison, Monsieur le Comte, vous me fournissiez un excellent moyen de faire briller ma prétendue vertu. Je reçois à l'instant la réponse de Madame la Marquise à la Lettre que vous m'avez conseillé de lui écrire, & je vous assure que la bonne Dame est aussi duppe de mes expressions que de mon extérieur. Il y a bien quelques phrases qui semblent indiquer une admiration moins vive de ma conduite; ce sont de légers nuages, élevés par les rapports de cette surveillante Goton, qui, parce qu'elle n'a que deux yeux pour tout observer, s'imagine qu'il se passe

bien des choſes qu'elle ne voit pas. Mais la miſſive dont vous m'avez fourni l'idée, m'a rendu plus blanc que neige, & détruit à jamais toutes les vérités que l'on pourrait dire ſur mon compte. Je rirais avec vous de la crédulité de Madame la Marquiſe, s'il n'y avait tant de bonnes âmes qui lui reſſemblent, & qui, ſe laiſſant tromper par des mots & des mines, s'extaſient devant de certains perſonnages qu'elles devraient mépriſer. Ma foi, ſi nous autres tartuffes, nous prenions la peine de rire de tous ceux que nous duppons, il faudrait du matin au ſoir nous fatiguer les muſcles des joues; & nous avons bien, vraiment, une autre grimace à faire. Que les ſingeries auxquelles nous nous aſſujettiſſons, nous procurent une heureuſe deſtinée! Nous jouiſſons de toutes

les prérogatives que donne la vertu, sans avoir le désagrément de la pratiquer. L'homme pieux macère sa chair, jeûne, fait abstinence : mais que lui revient-il de toutes ses austérités? Une réputation sans reproche, l'estime générale : eh bien, sans nous astreindre à tout ce régime pénible, sans nous priver des plaisirs, nous avons la gloire de jouir des mêmes avantages, & d'attraper souvent des places qu'on croit n'accorder qu'au mérite & à la sagesse. J'en conclus, que de tous les métiers, celui d'hypocrite est le meilleur.

Vous suivez une autre route, Monsieur le Comte, & vous avez raison ; car il est bien commode de ne se gêner en aucune manière, & d'aller tout uniment à son but, au gré de son penchant & des lois de la Nature. Mais il est des gens que les cir-

conſtances forcent à ſe plier à mille contraintes : j'ai le malheur d'être de ce nombre, & je m'en dédommage quand j'en trouve l'occaſion.

M'échapperait-elle celle que je crois ſaiſir ? La fière Jeannette tromperait-elle mon attente ? Non, j'emploierai toutes mes ruſes, toutes les fineſſes d'un tartuffe ; ce qui n'eſt pas peu dire. De votre côté, déployez l'adreſſe qu'un homme de Cour met en jeu pour ſatisfaire ſon ambition, & je vous réponds que la pauvre petite eſt à nous. J'épîrais bien les démarches de mon élève ; mais ce ſerait peine perdue : l'inſenſible Beauté l'évite avec le plus grand ſoin. Peut-être fuit-elle le danger que courrerait ſa vertu..... Eh ! que nous importe le motif de ſa réſiſtance ? Il nous ſuffit de ſavoir que l'argus Goton, la ſévère Mar-

quiſe de F * * *, & la ſageſſe même, veillent tous enſemble pour nous la conſerver.

L'Abbé T * * *.

*Du Château de F * * *, le 6 Août, 17 . . .*

LETTRE XLI.

*Lettre anonyme, envoyée par le Comte de C * * *, à Jeannette R * * *.*

Vous avez, ſans le ſavoir, Mademoiſelle, fait la conquête d'un homme d'une naiſſance diſtinguée, & dont les richeſſes ſont proportionnées au rang qu'il tient dans le monde. Il ne tâchera point de vous diſpoſer en ſa faveur par une pein-

ture exagérée de ſes feux, ni par l'offre d'une brillante fortune. Non, Mademoiſelle, pour toucher votre cœur, il faut employer des moyens encore plus efficaces, & c'eſt ſur-tout à votre eſprit qu'on doit parler. Tandis que les femmes vulgaires ſe laiſſent ſéduire par les fadeurs qu'on leur débite, ou par les ſoupirs monnoyés d'un épais amant à coffre-fort, vous vous montrez ſupérieure à tous ces grands reſſorts de la galanterie, & c'eſt au ſeul ſentiment intime qu'il appartient de vous perſuader. Cependant, j'oſe le dire, vous êtes imbue de certains préjugés communs aux jeunes perſonnes qui ſe piquent de ſageſſe. La connaiſſance que j'ai de votre heureux caractère & des lumières que vous avez puiſées dans une excellente éducation, me fait eſpérer qu'il ne ſera pas difficile de les détruire en vous ces préjugés, qui

terniraient vos bonnes qualités, & vous feraient mener une vie trifte & infipide. Permettez que j'aie la gloire de vous affurer un avenir charmant, & d'éclairer votre raifon.

Je commencerai d'abord par vous dire que les mots *fageffe*, *vertu*, n'ont qu'une fignification vague, confufe, & n'expriment même abfolument rien. En effet, qu'entend-t-on par fageffe? Chacun attache à ce mot le fens qui eft favorable à fes idées, & qui a le plus d'analogie avec fon état : la fille qui veut être honnête, croit qu'il prefcrit de fe conferver pure pour l'homme qui doit l'époufer : la Religieufe, au contraire, l'explique en fuyant toute l'efpèce mafculine : le Reclus, d'un autre côté, prétend qu'il défend d'habiter avec les humains, & de fatisfaire aucune de fes paffions : l'homme du monde y voit le précepte de

vivre avec ſes ſemblables, & de goûter modérément de tous les plaiſirs. Le mot *vertu* préſente un ſens plus étendu; il s'applique également aux qualités de l'âme & aux actions de chaque être dans la ſociété; mais ſa ſignification eſt auſſi peu préciſe & auſſi peu juſte que celle de l'autre, avec lequel il ſe confond ſouvent: la vertu d'un Citoyen eſt de vivre en paix dans les Villes, & d'avoir une horreur extrême pour le ſang humain; la vertu d'un Soldat eſt de ne reſpirer que le carnage, de tuer, de maſſacrer de ſang-froid ceux auxquels ſon Prince déclare la guerre, & qui ne lui ont fait aucun mal.

Vous voyez donc, Mademoiſelle, qu'il n'y a dans le monde ni vertu, ni ſageſſe, & que ce ſont ſeulement deux mots vides de ſens, conſacrés à préſenter à l'eſprit différentes idées

& à nous exprimer les choſes les plus diſparates. D'ailleurs, la perfection qu'ils déſignent eſt chimérique, & contraire aux loix de la ſociété & de la Nature. Le monde ſerait-il ſi peuplé ſi les maximes des rigoriſtes étaient exactement ſuivies ? A quoi ſervent les ſens dont tous les êtres ſont doués, ſi ce n'eſt pour deſirer & pour éprouver le plaiſir, cette délicieuſe ſenſation, à laquelle tout invite & que tout *fait* naître, *ſoit* la douce chaleur du Printems, ſoit le développement & le jeu de nos organes ?

Ouvrez les yeux, Mademoiſelle, & reconnaiſſez qu'on vous donne de ſimples préjugés pour d'excellens principes de morale. Voilà comme on élève votre ſexe ; on lui inſpire des idées fauſſes & ridicules, qui lui ſervent de règles pour former ſa conduite. Vous ſaurez vous diſtin-

guer de la foule, & ſecouer le joug qui accable votre raiſon : faites-vous une façon de penſer digne des attraits dont vous êtes pourvue, & de l'eſprit que l'on admire en vous. Oſez croire que les plaiſirs de l'amour ne ſont point un crime, puiſqu'ils ſont l'ouvrage de la Nature. Eh! ſans eux que ſerait la vie? nous languirions dans le ſein d'un éternel ennui; tout nous deviendrait inſipide; les Villes, la Campagne, ceſſeraient bientôt de nous plaîre; plus d'émulation, plus de ces nobles efforts qui portent vers la gloire, ou qui conduiſent à ſervir la Patrie; car on peut dire que l'eſpoir d'être heureux avec l'objet qu'on aime, a produit dans tous les genres des travaux utiles. Je dois encore ajouter que les charmes de la volupté conſolent des chagrins & des peines qu'éprouvent le riche comme le pauvre. Ah! qu'il

ſerait ſouvent cruel d'être condamné à vivre, ſi l'on ne ſemait ſa carrière des fleurs que fait éclore le plaiſir!

Voilà, Mademoiſelle, ce que mes ſentimens pour vous m'ont dicté; j'ai deſiré de diſſiper votre erreur, & je ſerai trop heureux d'avoir réuſſi, ne duſſai-je obtenir d'autre récompenſe que celle d'aſſurer votre félilicité. Afin de vous prouver que mes conſeils ne ſont point intéreſſés, & que je ne cherche qu'à vous deſſiller les yeux; je prends le parti de ne point ſigner ma Lettre.

De Paris, le 2 Août, 17...



LETTRE XLII.

*Jeannette R***, à ſa Sœur.*

JE t'envoie, ma chère Sœur, une Lettre que je viens de recevoir par la Poſte, & dont je ne connais ni le caractère, ni l'Auteur; la perſonne de qui elle eſt ayant ſans doute, déguiſé ſon écriture, & n'ayant oſé mettre ſon nom. Tu verras combien une honnête fille court de dangers dans le monde, puiſqu'elle eſt expoſée à entendre tout ce que la perverſité peut dire pour inſinuer le vice. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit facile de démêler l'impoſture, malgré l'art qui règne dans ſes diſcours. Mais il faut être toujours en garde contre ſes attaques; pour peu qu'on ſoit ſuſceptible de négligence ou de vanité, la

ſéduction s'empare inſenſiblement de notre cœur. Tu n'auras pas de peine à ſentir tout le faux & l'abſurdité des raiſonnemens contenus dans la Lettre que je t'envoye. Quoi, la vertu n'eſt qu'une chimère, & la ſageſſe un préjugé ! Eh ! pourquoi la conſcience, qu'on pourrait appeller la voix de la Nature, nous reproche-t-elle de manquer à nos devoirs ? D'où vient cette ſatisfaction intérieure que procure une bonne conduite ? L'âme qui ſe réjouït d'une belle action, ſe rapproche de ſon origine céleſte, & s'applaudit de la perfection dont elle eſt émanée. Cependant les méchans voudraient perſuader que la vertu eſt un mot vide de ſens. Il n'y aurait donc ni bien ni mal ? Les partiſans de cet odieux ſyſtême, ne peuvent ſûrement s'empêcher d'en ſentir eux-mêmes les funeſtes conſéquences, & de le voir

s'écrouler chaque jour; non-seulement ils doivent s'appercevoir de l'estime générale dont jouïssent certaines personnes, & du mépris & de l'infamie dont on couvre les autres; mais qu'objecteront-ils au contentement ou à la haîne qu'on éprouve de soi-même, selon qu'on a des mœurs pures ou relâchées? Leurs propres paroles les condamnent encore; car si les plaisirs d'une vie sensuelle ont tant de charmes, il y a donc bien du mérite de s'en priver! Ainsi cet effort suprême, qu'on appelle sagesse, loin d'être blâmé par les libertins, doit être au moins l'objet de l'admiration de tous ceux qui n'en sont point capables.

Voilà, ma chère Sœur, ce que j'aurais répondu à l'auteur de cette indigne Lettre, si la honte de me l'avoir écrite ne l'avait engagé à me cacher son nom. Il triomphe peut-être

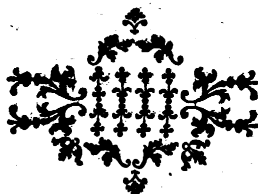
& ſe flatte de m'avoir perſuadée. Mais ſi j'étais telle qu'il ſe l'eſt, ſans doute, imaginé, quelle gloire aurait-il d'avoir ſéduit une jeune perſonne ſimple & crédule? Je ne ſuis point la duppe de ſes louanges; il me les donne afin de me diſpoſer à goûter ſes prétendues raiſons..... Mais quel peut être ce nouveau ſuborneur ? Il m'a vue, il paraît me connaître, ſa Lettre vient de Paris... Je ne cherche point à le découvrir; non, que je l'ignore toujours! Je voudrais ſeulement qu'il apprît combien je le plains d'être imbu de tant de maximes fauſſes & pernicieuſes.... Mon entrée au *Couvent*, qu'il apprendra ſûrement, me tiendra lieu de réponſe, & lui prouvera le peu d'effet de ſes vains raiſonnemens : puiſſe-t-elle l'en dégoûter à jamais, & préparer ſon cœur à recevoir les impreſſions de la vérité!

Oui, ma chère Sœur, je persiste dans mon dessein, mes vœux les plus ardens sont de me faire Religieuse. Ce n'est pas que je ne sois touchée de ta douleur; mais je pense que ton amitié pour moi l'adoucira bientôt, quand tu me sauras vraiment heureuse & à l'abri de la séduction. Tu peux juger, par la Lettre que je t'envoie, des discours que tiennent les libertins aux jeunes personnes qu'ils desirent d'entraîner dans le désordre,...... Mais des motifs plus pressans m'engagent encore à me retirer du monde; je dois te les révéler, ma Sœur, afin que tu cesses de m'accuser de cruauté à ton égard... L'idée seule de cet aveu couvre mon front de rougeur!...... Hélas! tu me crois digne de ton estime; & je suis coupable d'une passion criminelle...... J'aime...... oui, je soupire en secret pour M. le Mar-

quis. . . . . . pour le fils de ma bienfaitrice. Je m'efforce en vain de surmonter mon penchant ; je crains de ne pouvoir le cacher toujours à cet aimable jeune homme. . . . . Il ne me reste plus qu'à me jeter dans le sein de Dieu.

JEANNETTE R * * *.

*Du Château de F * * *, le 5 Août, 17 . . . . .*



LETTRE XLIII.

Le Comte de C * *, au Marquis de F* * *.*

JE ſuis déſeſpéré de mon étourderie. Quelques momens après avoir reçu votre dernière épître, j'entrai dans l'appartement de ma mère, qui était pour lors avec Madame la Marquiſe; je n'y reſtai qu'une minute; & en ſortant, comme je tirai précipitamment mon mouchoir, je laiſſai, ſans doute, tomber votre Lettre preſque aux pieds des deux Dames. Je ne mets pourtant aucuns papiers dans les poches de mon habit; mais voilà ce que c'eſt d'être étourdi! Je m'apperçus tout de ſuite de la perte que j'avais faite, & revins promptement ſur mes pas; l'écrit fatal avait été

ramaſſé ; je le connus à l'air myſtérieux avec lequel les deux Dames s'entretenaient en me regardant. Je ne leur ai rien dit du ſujet qui me ramenait auprès d'elles, ni de mes ſoupçons, & peſtant tout bas contre mon imprudence involontaire, je ſuis remonté chez moi pour vous faire part de cette mauvaiſe nouvelle. Je mérite tous vos reproches, accablez-m'en, je les ſupporterai ſans murmurer, pourvu que vous n'accuſiez point mon amitié de négligence : elle ne participe en rien à la légèreté de ma tête. Au reſte, qu'en va-t-il arriver ? L'amour que vous inſpire Mademoiſelle Jeannette, ſera connu de Madame votre mère, qui, à ſon retour, vous fera d'ennuieux ſermons. Eh bien, vous voilà prévenu, ſongez d'avance à votre réponſe. Dites, par exemple, que vous êtes revenu d'un goût paſſager, que vous

vous ferez déformais docile à la voix de la raifon, &c. &c. Cette Lettre échappée de mes mains, eft peut-être un bonheur pour vous, attendu que vous pourrez détruire tout d'un coup les juftes foupçons qu'on pourrait former par la fuite. Il faudra diffimuler vos fentimens, & feindre beaucoup d'indifférence. Parbleu! fi nous avions la bonhommie d'avouer à nos parens toutes nos fredaines, ce ferait à ne jamais finir. On a bien plutôt fait de fe tirer d'affaire par un menfonge adroit. Adieu, continuez à n'avoir point de fecrets pour votre ami, & croyez qu'une autre fois il faura mieux les garder.

Le Comte de C***.

De Paris, le 4 Août, 17...

LETTRE XLIV.

*Le même, à l'Abbé T***.*

APPLAUDISSEZ-MOI, couronnez mon front de lauriers ou plutôt de myrthes, j'ai sçu frapper un coup décisif & qui lève tous les obstacles que j'avais prévu dans l'exécution de mon projet. Voici quelle est la petite ruse de guerre dont je viens de faire usage. Le Marquis m'a écrit le 27 du mois passé, & proteste de plus belle qu'il aimera toujours sa chère Jeannette ; moi, que ce tendre attachement remplit d'inquiétudes, & qui cherche tous les moyens de parvenir à mon but, j'ai tourné à mon avantage cette épître passionnée, & l'ai faite tomber adroitement dans la chambre de ma mère, où j'étais bien

sûr qu'elle ferait promptement ramassée. La chose n'a pas manqué d'arriver comme je l'avais prévue : j'ai observé de l'antichambre, que ma chère maman, en grande conversation avec la Marquise, s'est interrompue tout-à-coup en fixant mon papier, dont elle s'est bien vîte saisie, & qu'elle a lu à haute & intelligible voix. Je n'avais que faire d'en remarquer davantage ; content du succès de mon stratagême, j'ai remonté chez moi, & me suis jeté à mon bureau, pour écrire une jérémiade au pauvre Marquis sur le prétendu malheur qui venait de m'arriver, & pour avertir mon confident que l'intrigue de la pièce se noue de plus-en-plus, & que nous approchons du dénouement !.....

Ma mère me fait appeller. Que diable a-t-elle à me dire ? Voyons ce que c'est ; je vous en rendrai

compte, si la chose en vaut la peine. Aurait-elle découvert quelques-unes de mes nouvelles avantures amoureuses ?.... Elle va m'excéder encore de sa morale : heureusement que j'y suis accoutumé.... Elle renvoie me presser de descendre..... Mal peste, qu'il lui tarde de débiter son sermon !

Qui s'y serait attendu !... Ma foi, l'Abbé, je vous le donne en cent à deviner....Oh! je suis dans un étonnement... J'ai réussi, & c'est par une voie différente de celle que j'avais préparée.... Ecoutez le merveilleux récit. J'arrive, je me présente effrontément, *un peu enhardi par* la vue de la missive du Marquis, ouverte sur une table. — » Vous êtes donc » le confident des amours du fils de » mon amie, me dit ma mère avec » son ton dépédagogue; tenez, re» prenez cette Lettre, que nous ve-

» nons de trouver; & une autre fois
» ſoyez plus ſoigneux des ſecrets que
» l'on vous révèle. N'avez-vous pas
» de honte de vous prêter aux folies
» d'un jeune inſenſé...... — Ne le
» grondez donc pas, interrompit la
» Marquiſe; vous me l'aviez promis.
» Mon cher Comte, pourſuivit-elle,
» vous êtes le confident de mon fils,
» & moi je le ſuis de celle qu'il aime;
» liſez ce qu'elle m'écrit, & rendez
» juſtice à ſa ſageſſe. « — Madame
de F * * *, en achevant ces mots,
me remit une Lettre de Jeannette,
& je reſtai confondu après avoir vu
ce qu'elle contenait. L'inconcevable
créature rend compte de l'amour que
le jeune Marquis a pour elle, & confeſſe
qu'elle l'aime en ſecret; elle
ajoûte qu'afin de ſe punir de cette
flamme criminelle, elle eſt réſolue
de ſe jeter au plutôt dans un Couvent.

Eh bien, l'Abbé, vous ſeriez-vous imaginé que Jeannette eût pouſſé le bégueuliſme juſqu'à ce point ? Découvrir la paſſion qu'elle inſpire & avouer que ſon cœur s'attendrit ! quelle extravagance ! Encore plus émerveillé que vous le ſerez vous-même, & voyant qu'on n'avait rien à me dire, je me retirai en balbutiant quelques mots de ſurpriſe.

Mes profondes réflexions ſur cet évènement imprévu, m'ont tout-à-fait tranquiliſé, & m'engagent à vous aſſurer que loin de nuire à mes projets, il vient, au contraire, leur prêter un nouvel appui. Gardez-vous bien, ſur-tout, de laiſſer tranſpirer que Jeannette aime le *Marquis* ; moi je ne l'entretiendrai que des cruautés auxquelles il doit s'attendre. Vous ſentez que s'il ſavait ce qui ſe paſſe dans le cœur de ſa Belle, il ne manquerait pas de s'en prévaloir, & nous

priverait du fruit de nos peines. Cette précaution-là ſeulement, & je vous réponds que nous aurons la fière veſtale; elle travaille elle-même à ſeconder mes vues; & ſa ſageſſe va la conduire, avant qu'il ſoit peu, dans les piéges que je lui tends.

Le Comte de C***.

De Paris, le 4 Août, 17....

LETTRE XLV.

*La Marquiſe de F***, à Goton Michu.*

JE ſerai dans cinq ou ſix jours au Château, ma chère Goton; j'amène avec moi la Comteſſe & ſon fils. Mon amie doit paſſer environ huit jours à ma terre, afin d'achever de ſe rétablir, en reſpirant l'air de la cam-

pagne. Je vous informe de tout ceci pour que vous ne ſoyez point ſurpriſe de notre arrivée, & que tout ſoit prêt pour nous recevoir. Je ſuis très-ſatisfaite de la manière dont vous avez conduit la maiſon pendant mon abſence. Soyez sûre, bonne Goton, que je ne ſerai point ingrate envers une ancienne domeſtique, qui m'a donné tant de preuves d'attachement. Je ſuis auſſi on ne peut pas plus contente de ma Jeannette; cette aimable fille m'a confié des choſes que ſa prudence vous a sûrement cachées, & qui redoublent mes tendres ſentimens à ſon égard. Madame la Comteſſe eſt enchantée de ſa rare vertu, & veut abſolument la mener avec elle à Paris, où elle ſe fera un plaiſir de lui ſervir de mère & de me remplacer. Dites à ma chère enfant qu'elle ſe prépare pour ce voyage, abſolument néceſſaire, & dont

elle ſentira les raiſons. La Comteſſe m'empêche de lui écrire, afin de lui marquer elle-même toute ſon eſtime, & l'extrême ſatisfaction qu'elle aura de l'avoir auprès d'elle.

La Marquiſe de F***.

De Paris, le 5 Août, 17...



LETTRE XLVI.

*La Comtesse de C***, à Jeannette R***.*

JE me hâte de vous apprendre, estimable Jeannette, que vous allez être ma fille, & que vous viendrez demeurer avec moi à Paris, sans cesser néanmoins d'être la chère enfant de votre ancienne protectrice. Je vais passer quelques jours au Château, & je vous amènerai à mon départ, comme un trésor précieux, dont je veux enrichir la Capitale. Est-ce que vous serez fâchée de me suivre? Si c'est parce que vous doutez de ma tendresse, vous avez le plus grand tort. Je tâcherai que vous ne trouviez aucune différence de mes soins pour vous d'avec ceux de la

Marquise. La résolution où vous êtes de vous retirer dans un Couvent, vous rendra peut-être le séjour de Paris moins agréable, & vous penserez que je m'oppose à votre pieux dessein. Rassurez-vous, ma chère fille, j'approuve & j'admire le desir que vous formez de vivre dans une sainte retraite; & je vous promets que si, au bout d'un an, vous y persistez, je vous faciliterai tous les moyens d'être reçue d'une manière honorable, & briguerai la gloire de contribuer à votre dot. Acceptez donc, sans répugnance, mes marques d'amitié: quand vous aurez connu le monde, vous serez bien plus louable de le quitter, qu'actuellement que vous ne vous en formez qu'une idée imparfaite. Jusqu'à ce que vous ayez fait cette étude nécessaire, vous sentez qu'il est à propos de vous éloigner du Marquis, soit pour lui

donner le tems de se guérir de son amour, soit pour éteindre vous-même, par le secours de l'absence, la passion naissante qu'il vous inspire. Vous voyez, ma fille, que je suis instruite de tous les secrets de votre cœur; mais ne vous en allarmez point; ils vous assurent à jamais mon estime. La petite faiblesse dont vous faites l'aveu avec tant de confusion, sert à relever l'éclat de votre vertu; & la victoire que vous remportez sur vous-même, excitant mon admiration, m'engage à vous aimer toute ma vie.

La Comtesse de C***.

De Paris, le 5 Août, 17....



LETTRE XLVII.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

PEUT-ÊTRE que ma Lettre ne vous trouvera plus à Paris; je l'envoie au hasard; & si vous ne la recevez point, je vous dirai de bouche ce qu'elle contient. En vérité, Monsieur le Comte, vous êtes bien peu soigneux; une autrefois brûlez mes épîtres, afin de ne plus courir le risque de les perdre...... Mais ce n'est pas pour vous faire des reproches que je vous écris; ma générosité vous pardonne....... à condition, cependant, que vous serez par la suite moins étourdi. Passez-moi ce reste d'humeur, & apprenez comment je me propose d'agir vis-à-vis

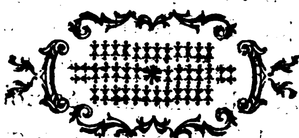
de ma mère. Vous me dites de lui en imposer par un mensonge. Ah! j'aimerais mieux mourir que d'employer un moyen si bas. Jamais je ne mentirai à ma mère; elle est si bonne, ses remontrances sont mêlées de tant de douceur, qu'on ne craint point avec elle de faire l'aveu de ses fautes. Je lui aurais caché mon amour sincère pour Jeannette, dans l'appréhension qu'elle ne m'eût éloigné de cette charmante personne; mais puisqu'elle en est instruite, je conviendrai de toute ma passion. Voilà le parti que je veux tirer de l'incident de la Lettre perdue. Je me réjouis même qu'elle soit tombée dans les mains de ma mère, & que les circonstances m'engagent à lui déclarer un amour fondé sur l'estime & sur la vertu, que je me glorifierais d'apprendre à tout l'Univers. Qui pourrait me blâmer d'adorer les grâ-

ces réunies à la ſageſſe ? Ma mère doit ſur-tout m'appouver; elle chérit trop Mademoiſelle Jeannette, & connaît trop la beauté de ſon âme, pour n'être point charmée des ſentimens qu'elle inſpire.

Cette inſenſible perſonne continue de me fuir; elle évite toujours les occaſions de ſe trouver ſeule avec moi. Je ſuis au déſeſpoir. Hélas! que ne puis-je douter de ſon indifférence!

Le Marquis de F * * *.

Du Château de F * *, le 8 Août*, 17 . .



LETTRE XLVIII.

*Jeannette R***, à sa Sœur.*

RÉJOUÏS-TOI, ma chère Sœur; je ne vais point de si-tôt au Couvent; Madame la Comtesse de C*** veut que j'aille demeurer avec elle à Paris pendant quelque tems, & Madame la Marquise l'exige. On me promet de ne plus s'opposer après à ma vocation pour le Cloître. Pouvais-je résister à l'empressement d'une Dame dont l'amitié m'honore, & que pouvais-je opposer aux desirs de ma bienfaitrice? L'absence éteindra sûrement l'amour du Marquis; & moi, séparée de lui, n'écoutant plus que mon devoir, je tâcherai de l'oublier..... ou plutôt de l'aimer comme un frè-

te..... Cet effort me coûtera ſans doute...... mais il me rendra plus digne de me conſacrer à Dieu.

Tu vois, ma Sœur, que nous allons nous éloigner l'une de l'autre ; c'eſt huit jours après le retour de Madame la Marquiſe que j'accompagnerai ma nouvelle protectrice. Mais tu me ſeras toujours chère ; quel que ſoit le ſort qui m'attende à Paris, je ſongerai à chaque inſtant à mon aimable petite Sœur, & m'empreſſerai de lui écrire bien ſouvent, oui, bien ſouvent. J'eſpère que de ſon côté elle n'aura pas moins d'amitié pour moi, & qu'elle me fera ſavoir de ſes nouvelles avec la même exactitude qu'elle recevra des miennes. Profitons du peu de tems que nous avons à nous voir ; viens tous les jours au Château, ſi cela eſt poſſible ; je t'attends avec impa-

dence. Adieu, je t'embrasse au moins en idée.

JEANNETTE R***.

*Du Château de F***, le 9 Août, 17...*

LETTRE XLIX.

*Louise R***, à sa Sœur.*

JE suis bien charmée de ce que vous m'apprenez; la bonne Michelle, qui vous aime tout de même que si vous étiez sa propre fille, en a pleuré de joie. Je ne lui ai lu que l'endroit de la Lettre où vous me parlez de votre prochain voyage; je n'ai eu garde de lui montrer ce que vous me dites de vos sentimens au sujet de M. le Marquis: elle aurait été trop en colère contre vous..... Je reviens au

départ pour Paris; ça peut être utile à ton avancement, ma Sœur. Je ne te recommande pas d'être toujours docile & soumise aux vouloirs de cette grande Dame; tu sais que lorsque les Grands sont assez généreux pour faire le bien, ils vous ont un certain air qui semble commander de recevoir leurs bontés, & d'être toujours bien humble pour en mériter la continuation. Je serais beaucoup plus affligée de ton éloignement, vois-tu, si je ne comprenais en moi-même qu'il t'est nécessaire pour surmonter cette malheureuse passion que tu as pour M. le jeune Marquis. J'espère que la grace du bon Dieu t'en délivrera, & que le fils de ta protectrice ne sera plus tourmenté aussi d'un amour qui ne convient point du tout. Je souhaite encore que tu te guérisses de l'envie de te faire Religieuse; ça te conduirait

au tourment de ta vie. Il vaudra mieux que tu prennes un mari honnête, un bon ouvrier, ou bien un Vigneron aiſé; tu auras des enfans que tu éleveras dans la crainte du Seigneur ; & l'on t'eſtimera, ſans comparaiſon, beaucoup plus que ſi, du matin au ſoir, tu ne faiſais que réciter des Oraiſons. Mais quel que ſoit l'état que tu embraſſes, tu te comporteras en brave fille, & tu me *chériras* toujours comme ta Sœur. On dit comme ça qu'il y a dans le monde, des proches parens, même des frères, qui ne peuvent ſe ſouffrir, qui ſe haïſſent : ils ſont donc bien malheureux, puiſqu'ils ſont privés *du plaiſir de s'aimer !* Pour nous, notre principal bonheur eſt dans notre union. Je ne puis t'aller voir que Dimanche, attendu qu'il faut que j'aîde à ſerrer le foin, la moiſſon étant déja faite, & que je ſoulage la bonne Mi-

chelle, dans un tems où elle a beaucoup plus de travail que de coutume. C'est sur-tout après avoir fait son devoir, qu'on a beaucoup de plaisir à se récréer.

LOUISE R***.

*Du Villege de S***, le* 10 *Août*, 17....

LETTRE L.

*Le Comte de C***, à l'Abbé T***.*

NOUS partons demain; & après avoir resté huit jours au Château, ma mère amène avec elle, comme en triomphe, la sévère Jeannette; oui, cette insensible & farouche Beauté, va demeurer à Paris, je la verrai à chaque instant; je pourrai lui parler

ſans contrainte ; nous habiterons enſemble la même maiſon : peignez-vous l'excès de mon bonheur. La voilà donc en mon pouvoir ! J'entrevois pourtant de grandes difficultés dans l'entier accompliſſement de mes deſirs ; car la petite perſonne ne ceſſera pas, dès les premiers jours, d'être d'une vertu impatientante ; d'ailleurs, je ſerai forcé d'agir avec beaucoup de circonſpection. Mais quoique ma mère ſoit rigide dans ſes mœurs, & qu'elle exige une conduite très-honnête dans les autres, ne s'étant point jetée tout-à-fait dans la dévotion, elle eſt obligée de vivre d'une manière conforme à ſon rang ; elle entraînera, ſur-tout dans les commencemens, la charmante Orpheline aux Promenades, aux Spectacles, & même au Bal. Vous ſentez bien, mon cher Abbé, que j'aurai l'art de profiter de la ſéduction que

tout cela fera pénétrer par degrés dans le cœur de l'innocente Jeannette ; féduction d'autant plus infaillible, que j'en redoublerai l'effet par mes soins assidus, mes discours passionnés, mes soupirs brûlans, & mes tendres regards. J'ai préparé, de longue main, ce grand changement qui arrive dans la fortune de notre inhumaine, & qui doit influer sur ses mœurs ; j'avais disposé ma mère & Madame la Marquise à la faire venir à Paris, & à la placer auprès de quelque Dame de leur amie. Je bornais-là mes efforts & tout mon espoir ; tel était l'important projet dont je vous ai parlé si souvent, & que je travaillais depuis long-tems à conduire à sa fin. Je n'osais me flatter que ma mère formât jamais le dessein de prendre chez elle l'objet de mes desirs illicites. Mes vœux sont comblés bien au-delà de mon espérance ;

& c'eſt la ſage Jeannette qui, ſans le ſavoir, contribue à leur réuſſite. Enfin, elle ſera bien-tôt dans Paris. Le ſeul dieu que j'encenſe, le dieu malin du plaiſir, & non ce langoureux amour, va s'applaudir d'une nouvelle victoire ; la pauvre petite, telle qu'une timide colombe, s'offre d'elle-même ſur l'autel de Vénus... Mais quittons le ſtyle figuré, diſons tout ſimplement qu'elle n'a plus que quelques jours à *s'énorgueillir de ſa* haute ſageſſe : j'ai lieu de tout attendre de l'air contagieux de la Ville, que cette vertu ſauvage va reſpirer.

Le Comte de C***.

De Paris, le 12 *Août*, 17...

Fin de la première Partie.

UDD.
4 vols



